

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

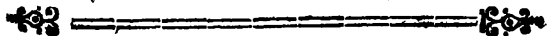
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.
JANVIER 1756.

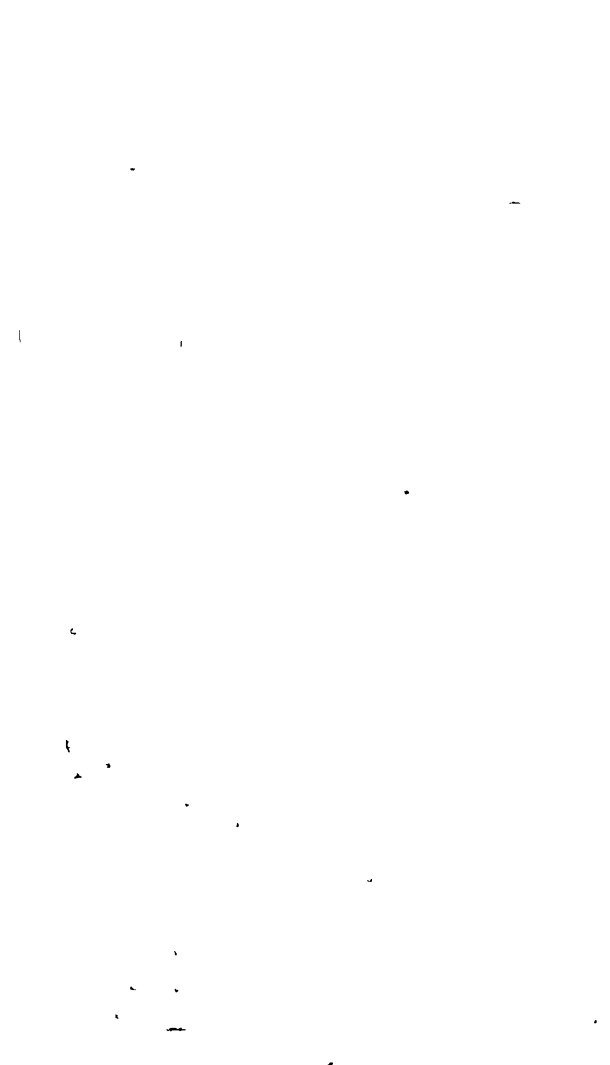


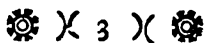
NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



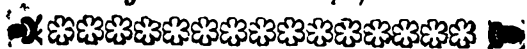
M D C C L V I.





JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1756.



PENSÉES

Sur le Temps.

§ 1.

Que de contrastes dans la manière dont nous jugeons des Années ! Pour les uns ce sont des Siècles ; pour les autres ce sont des Instans.

§ 2.

À le bien considérer, une Année est une Révolution fort courte. C'est un composé de quatre Saisons bientôt passées. Personne ne se plaint de la longueur du Printems : On s'impatiente des ardeurs de l'Été ; l'Automne bienfaisante dure peu, & l'on se passeroit avec plaisir de l'Hiver. Les quatre Saisons forment un tout, dont les parties se pressent. À peine a-t-on le loisir de goûter les charmes

de l'une , ou de se plaindre des rigueurs de l'autre.

§ 3.

Une Année est donc bien courte , & cependant c'est la centième partie d'un Siècle. Qu'un Siècle est grand , à l'envifager dans toute sa dimension ! Qu'une Année est courte , à l'envifager en elle même ! C'est néanmoins cent de ces petites parties qui forment le Siècle , qui dans sa totalité ou dans l'Histoire nous paroît immense.

§ 4.

Ce qui s'est fait il y a une Année, (fut-il peu digne de mémoire) semble être encore sous nos Yeux : Ce qui s'est passé il y a cent Ans (fut-il même considérable) est à peine dans nôtre Esprit. Ce sont des Rois qui ont vécu ; ce sont des Batailles mémorables , ou des Révolutions éclatantes ; mais il y a cent Ans , & tout cela auroit péri pour jamais , fans les Volumes qui les conservent. Est-ce la vanité des choses humaines , ou la légèreté des Homes qui précipite leurs propres Faits dans l'oubli ? Seroit-ce le poids d'un tems si court , qui les écrase & qui nous les cache ?

§ 5.

La Postérité jugera du présent d'aujourd'hui , come nous jugeons du passé. Ce tems , si vite écoulé , lui paroitra grand dans le lointain , & ces Evénemens qui nous frappent

ne l'étonneront plus. A peine en daignera-t-elle conserver le souvenir, & quantité d'Hommes, enivrés aujourd'hui de leur propre idée, sortiront, en moins d'un Siècle, & sortiront pour jamais, de celle de leurs semblables: Ceux ci éfacèrent leurs Prédécesseurs, uniquement par le bonheur d'être venus les derniers. Combien de Gens ignorent leurs Aïeux; & combien peu d'Aïeux méritent de passer à leurs Descendans!

§ 6.

Une Année est courte; mais une Année fait bien du ravage. Souvent la frêle Beauté n'y résiste pas; la Jeunesse y laisse une partie de son feu; l'Age mûr prend une teinture de Vieillesse; & la Vieillesse, encore fleurie, en sort décrépite. Une Maladie, une Saison facheuse, un Chagrin, un Changement de Climat, une Diminution de Fortune, un Projet échoué, une seule Circonstance, un seul Incident pris à cœur, donne à cette Année un poids qui acable.

§ 7.

Cette Peinture est lugubre; mais elle est vraie: Traçons en une autre plus satisfaisante. Une Année sillonne le plus beau Visage, altere l'Esprit, change la face d'un Empire, fait succéder l'Esclavage à la Liberté: Une autre Année semblé répandre la Joie & relève les Espérances. L'Esprit content re-

done des forces , embélit le Visage , fait presque renaître. Un Etat reprend un air de prospérité ; une Personne recouvre un air de jeunesse. Un Evénement inespéré en est la cause. Tout s'use & s'éclipse néanmoins dans ces promptes vicissitudes.

§ 8.

Revenons à la brièveté de ces Années , dont l'influence est prodigieuse. L'Enfant gémit sous la Discipline ; le Jeune-Homme trouve cent Maîtres impérieux dans ses Passions ; l'Homme fait amortir sa Vigueur dans les Soucis ; & le Vieillard éteint son Lumignon dans un Lit d'infirmités. Les Saisons sont l'image des divers Ages de la Vie, des Sentimens qui s'y succèdent , & de la rapidité de leurs cours.

§ 9.

Cette succession rapide est néanmoins ce qui forme les Vices , les Vertus & l'Expérience. A mesure que la Raison croit , le feu s'adoucit : Le parallèle de tant d'Evénemens qui se suivent , & la réflexion sur l'enchainure des Circonstances qui les amène , donnent à l'Esprit l'étendue & les ressources , qui lui manquoient , lorsqu'il jugeoit au premier coup d'œil.

§ 10.

La Scène change trop souvent , pour laisser l'Ame dans la même affliée : Cette agita-

tion produit son effet, selon la trempe qu'elle rencontre. Come la fermentation afoiblit ou affine les Liqueurs, elle ne fait que troubler l'une, ou alterer l'autre; tandis qu'elle corrige, qu'elle adoucit, qu'elle rend exquis ses celles qui sont affés fortes pour en soutenir l'épreuve. La Lie des Passions s'affaïsse, l'Esprit qui les anime s'en sépare, s'épure, se rectifie. Les Homes ressemblent à ces Liqueurs; ou ils deviennent pires, ou ils s'améliorent. Le Tems est destiné à les meurir & à les perfectioner dans cette Vie, autant que leur nature & les circonstances le permettent. Il afoiblit leurs Défauts; il fortifie leurs Vertus, & les amène par degrés à cette destruction aparente, qui doit produire une perfection inaltérable.

§ II.

Jamais Année ne fut semée d'Evénemens plus tristes, pour une infinité de Persones. Des Maladies, des Inondations, des Tempêtes, des Incendies, n'ont été que les avant-coureurs ou les accompagnemens d'un Tremblement de Terre presque universel, & qui, jusqu'à présent, étoit sans exemple. Ce Tremblement a saisi en même tems les parties les plus éloignées de nôtre Hémisphère,

§ 12.

Qui eût dit à LISBONE, cette Ville Roïale, cette Ville si ancienne, si grande, si peuplée, si magnifique; Cinq ou six Minutes vont réduire tes Temples, tes Palais, tes Licées, tes inestimables Magazins en un tas de Ruines! Dans quelques momens, ton Roi désolé de tes malheurs autant que des siens, se verra errant dans la Campagne, sans azile assuré, & manquant presque de secours? Dans un instant, l'Air rétentira de tes Cris, & l'on comptera par milliers tes Funerailles! Quels Torrens de Larmes ce peu de momens ont ils fait répandre! Que de Richesses replongées dans les abîmes! Que de besoins, jusques là inconnus, se sont fait sentir à ceux même, que leur Fortune apelloit à les soulager! Est il donc vrai, que si peu d'instans aient réduit la moitié d'un grand Peuple, à pleurer sa Ruine sur les Cendres éparfées de l'autre?

§ 13.

On est frappé de voir une Personne saine & vigoureuse en apparence, foudroïée d'une Apoplexie; mais on n'est pas fait à voir des Villes entières mourir, pour ainsi dire, d'une mort subite: Et si les Nations les plus florissantes sont exposées à voir ensevelir en si peu d'instans leurs Etablissmens les plus solides

Janvier 1756.

& leurs Sociétés les plus nombreuses, seroit-il nécessaire de crier aux Individus, *Vous êtes mortels ?*

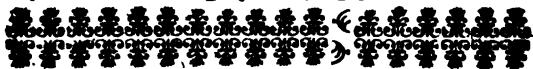
§ 14.

Mais suffiroit-il de pouvoir soutenir cette Voix formidable & atterrante ? Suffra-t-il de se le dire cent fois à soi même ? Disons encore à chaque Home, & particulièrement à ceux que leur Grandeur, leur Puissance, leurs Richesses, leurs Couronnes, leurs Victoires, leur Génie, & sur tout l'Adulation empoisonnée, semblent afranchir de la Loi comune,

*Si vous vous souvenés, que vous êtes mortels,
N'oubliez pas surtout, de vivre come tels.*

Nous placerons à la suite de ces Pensées quelques Vers qu'un Anonyme met dans la bouche d'un Home vertueux, dont rien ne peut altérer la tranquillité.

SI l'Univers entier venoit à s'écrouler,
Ses ruines, en me frappant, ne pourroient m'ébranler ;
Je verrois sans éfroi tomber sur moi la foudre ;
Je n'aurois nul regrét d'être réduit en poudre :
Le Dieu, qui me soutient, sauroit me ranimer,
Et pour me rendre heureux de nouveau me former ;
Tant qu'à ses saintes Loix je demeure fidèle,
Rien ne peut me priver d'une gloire immortelle.



DISCOURS

Sur la Mauvaise-Humeur.

ON a expliqué assez au long en dernier lieu * cette Sentence de J. C. *Heureux ceux qui ont de la Douceur, car ils hériteront la Terre***. On a fait voir en quoi consiste la Douceur, & quels sont ses avantages. Ceux qui traitent d'une Vertu ont acoutumé de parler aussi des Vices qui lui sont oposés. Celui qui choque le plus directement la Douceur, c'est l'Emportement & la Colère. On l'a ataquée, mais seulement en deux mots, à la fin du Discours précédent. C'est un sujet extrêmement connu. La plupart des Livres de Morale combattent vivement cette violente Passion, & emploient tous les Motifs les plus propres à la réprimer. Nous y renvoions nos Lecteurs, nous nous croions dispensés par là de nous y arrêter davantage.

Il y a un autre défaut également oposé à la Douceur, & que l'on ataque beaucoup plus rarement, c'est la *Mauvaise Humeur*. Ce Sujet paroît propre à remplir une place dans les

Ou-

* *Journal de Novembre 1755 p. 501.*

** *Matth. V. 5.*

Quvrages Périodiques, qui ont à peu près le même but qu'eût autre fois le *Spéctateur Anglois*. Il auroit été à fouhaiter, que cet ingénieux Auteur eût donné un Discours entier sur ce Caractère, au lieu qu'il s'est contenté de le décrire dans une demi page *. Je vai tâcher d'y supplier le moins mal que je pourrai. Il faut comencer par bien faire connoître le défaut qu'il s'agit de corriger.

Quelquefois la *Mauvaise Humeur* est une Humeur sombre, que le silence & la tristesse accompagnent, qui comence par affliger ceux dont elle s'empare, & les rend malheureux les premiers.

Théophraste décrit fort bien ces Gens là dans ses *Caractères*. Un Esprit chagrin, dit-il, n'est jamais content. Après une grande Sécheresse, s'il vient à pleuvoir, il s'en prend au Ciel de ce que la Pluie n'est pas venue plûtôt. Après avoir gagné un Procès, après avoir obtenu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une Voix sur son Adversaire, il n'en est pas moins chagrin. Il se plaint de l'Avocat, qui a plaidé pour lui, & qui n'a pas sù toucher les meilleures raisons de sa Cause. Cet Auteur rapporte divers autres traits semblables. Avec cette noirceur dans l'Esprit, on envisage toutes

* *Spéctat. Anglois*, T. III. Disc. LXVI. p. 400.

tes choses par les mauvais côtés, & on ne veut faire aucune attention aux côtés favorables.

Un Esprit chagrin murmure continuellement, ou contre la Fortune, ou contre ses Amis, qu'il accuse de le servir mollement, & peut être d'agir de concert avec ses Enemis. Les plus petites disgraces le désespèrent & les meilleurs succès ne le touchent point. La *Mauvaise Humeur* est l'Enemi domestique du Repos de l'Homme; on pourroit même l'appeller son Tiran. Quels troubles ne cause-t-elle pas dans l'Esprit! Quelles tempêtes n'excite-t-elle pas dans le Cœur! Quelle amertume ne répand elle pas sur toute notre Vie! Elle obscurcit les jours les plus serrens.

Si la *Mauvaise Humeur* ne répandoit son aigreur & son fiel que dans le fond où elle est née, elle ne rendroit malheureux que son propre Sujet. Mais le pis est qu'elle fait sentir sa malignité à tous ceux qui l'approchent. Elle trouble & fait gémir toute une Famille, si elle se trouve dans un des Chefs. Elle ne respecte, ni les liens du Sang, ni ceux de l'Amitié. Ceux qui sont obligés de passer leur Vie avec des Gens de ce caractère sont fort à plaindre. La Providence, en établissant la Société, a voulu unir les Hommes entr'eux, & les engager par là, à travailler à leur bonheur réciproque. Rien de plus contraire à ce

but que les bisareries & les caprices d'un Esprit chagrin. Rien ne déplaît plus, rien ne trouble plus la douceur du Commerce, qu'une Humeur sombre & chagrine. C'est le fléau & le poison de la Société.

L'Esprit de contradiction se trouve toujours joint à la *Mauvaise Humeur*, & c'est là un défaut des plus contraires à la douceur de la Société. Un Home chagrin contredit toujours tout ce qui vient de quelque autre. Il n'est jamais de l'avis de Personne. Il suffit que quelqu'un avance une chose, pour qu'elle soit combatue. Quelque indifférent que soit le Sujet dont il s'agit, il ne laissera pas de s'échauffer, s'il trouve la moindre opposition à ses Sentimens. Rien n'est plus à charge qu'un Home qui heurte toujours l'opinion des autres. J'avoue qu'il y a des cas où un peu de fermeté à défendre ce qu'on a avancé convient à un honête Home. Mais il y a bien de la différence entre contredire toujours le sentiment des autres, & soutenir quelquefois le sien. Un Home de mauvaise Humeur ne plie point; il dispute encore après que la Raison a été forcée de se rendre secrètement.

Mais ce qui rend le plus odieux, dans la Société un Home de ce caractère, c'est qu'il trouve toujours à redire à tout ce que l'on fait. Il ne peut rien approuver de ce qu'il voit faire.

re aux autres. Il y a peu d'Actions assez innocentes, pour échaper à sa Censure. Il s'érige en Pédagogue impitoyable du Genre Humain. Sa Misantropie trouve toujours quelque chose à réformer à la conduite publique.

Il est sur tout fort facile à être blessé de tout ce que l'on fait à son égard. On a toujours manqué à quelque chose de ce qu'on lui devoit. Son chagrin grossit les moindres bagatelles, & les lui représente come des Monstres, ou come des Crimes impardonnables. Ce sont de violens mouvemens de colère, pour les plus petits sujets. Un rien excite sa bile, un mot, un geste le met hors de lui même. Ces bisareries, ces emportemens sont tout à fait oposés à cet Esprit de Société qui doit unir les Hommes entr'eux.

Que la *Mauvaise Humeur* trouble les agrémens & les douceurs de la Société, c'est un fait si sensible, qu'il n'y a personne qui n'ait eu occasion de s'en apercevoir, & de différente manière. Qui ne fait sous combien de formes différentes, mais toujours désagréables & choquantes, la *Mauvaise Humeur* vient troubler la paix & l'harmonie des Sociétés & des Familles? Tantôt c'est une Humeur sombre, que le silence & la tristesse accompagnent, qui afflige ceux qui en sont les témoins, & qui travaillent à la dissiper. Leurs conseils, leurs exhortations y sont

inutiles. L'Humeur noire & mélancolique ne cède, ni aux remontrances, ni aux prières. Tantôt c'est une Humeur brusque qui n'a pour s'exprimer que des paroles dures & peu mesurées, & que des actions irrégulières & fougueuses. Ici c'est l'aigreur qui domine; là c'est l'impatience qui agite: Humeur aveugle & farouche, qui ne respecte ni la Raison, ni l'Humanité, ni la Religion.

Après avoir vû les facheux effets de la *Mauvaise Humeur*, tâchons d'en découvrir les Causes, pour pouvoir ensuite y chercher quelque Remède.

Il faut quelquefois chercher cette Cause dans le Tempérament. Il y a des Gens qui naissent avec cette Humeur triste & sombre. On diroit qu'ils ont été pâtris d'un plus mauvais limon que les autres.

Mais fort souvent la *Mauvaise Humeur* est un défaut de l'Esprit, plutôt que du Corps. Il en faut chercher le principe dans l'Orgueil. Quand je vois un Supérieur, qui prend un ton aigre & chagrin avec ceux qui sont au dessous de lui, j'en conclus que c'est un Homme jaloux de son Autorité, & qui veut faire bien sentir à ceux à qui il parle de cette manière, leur dépendance. La *Mauvaise Humeur*, & l'Humeur altière & impérieuse ont beaucoup d'affinité l'une avec l'autre. C'est l'Esprit de Domination, qui rend un Mai-

tre chagrin avec ses Domestiques. Un Père de mauvaise Humeur avec ses Enfans est ordinairement un Chef de Famille, qui veut la gouverner despotiquement. La *Mauvaise Humeur* panche fort vers la Tiranie avec nos Inférieurs. Avec nos Egaux, elle a encore la même cause. L'envie de contredire continuellement les autres, le plaisir que l'on a à blâmer & à censurer, ne peut venir que de la trop bonne opinion que l'on a de soi même.

La Mauvaise Humeur vient quelquefois de l'Envie. Nous ne pouvons souffrir ceux qui semblent nous éfacer, & il faut qu'ils se ressentent de nôtre chagrin. L'Envie est une Passion triste & sombre, très propre à produire la *Mauvaise Humeur* & à l'entretenir.

La Mauvaise-Humeur vient aussi quelquefois d'un caractère soupçonneux. Le chagrin, qui domine ces Gens défiants, les rend fort faciles à être blessés. Ils se croient choqués par la moindre inattention. Une seule parole, un simple geste mal interprété, les révolte. Ils ont une pénétration extraordinaire pour découvrir un dessein de les piquer, lors même qu'on y pense le moins, & malheur à ceux qui ont innocemment excité leur bile. On rencontre assez souvent, dans le comerce de la Vie, de ces Esprits soupçonneux, toujours pleins de défiance, Gens ombrageux qui
pré-

prènent sur leur compte ce qu'on dit quelquefois fort innocemment, & sans les avoir le moins du monde en vûe. Dès là, ils en conçoivent un dépit secret, qui s'exhale ensuite par la *Mauvaise-Humeur*. Ces soupçons viennent d'un naturel sombre & caché, qui fait que la conduite des autres à nôtre égard nous paroît toujours suspecte. C'est là une disposition prochaine à la *Mauvaise-Humeur*.

Il y a deux Ordres de Persones chez qui la *Mauvaise-Humeur* se fait sur tout remarquer, les Dévots & les Vieillards.

Les Dévots ne peuvent pas manquer d'y être sujets. Nous en avons cherché la source dans un Tempérament triste & sombre, dans l'Orgueil, l'Envie, l'Esprit soupçonneux; & tous ces défauts caractérisent les faux Dévots. Ceux, d'entr'eux qui se piquent de mener une Vie retirée en deviennent encore plus chagrins. En général on trouve chez eux un fond presque ordinaire de *Mauvaise-Humeur*. Trop rigides pour autrui, tout leur déplaît, tous les échaufe.

Leur *Mauvaise-Humeur* est ordinairement plus aigre, plus inquiète, plus chagrine, plus vétéilleuse, & même plus incurable que celle des autres, parce qu'un faux prétexte de zèle pour la gloire de Dieu le nourrit & l'entretient. Un Dévot chagrin, grossier & brutal, come on n'en voit que trop, rend la

Dévotion odieuse ; au lieu qu'un Homme de Piété, qui est doux, modeste & poli, done du goût pour la Vertu & pour la Religion. La solide Vertu, la véritable Piété doit produire une égalité d'Humeur inaltérable.

L'Esprit chagrin est sur tout le défaut des Vieillards. On remarque dans la plupart un des principaux symptômes de la *Mauvaise-Humeur*, ils veulent toujours censurer & ils trouvent à redire à tout. Ils blâment perpétuellement la conduite des autres. Ils donnent des leçons continuelles, moins par zèle pour la Vertu, que par humeur. La foiblesse de l'âge, qui les rend inhabiles au plaisir, y contribue aussi beaucoup. Un Vieillard dans son humeur austère, condanera tous les Divertissemens de la Jeunesse. Ce défaut augmente considérablement avec l'âge, & fait que l'on a souvent beaucoup à souffrir du commerce des Vieillards. C'est là une grande raison pour travailler de bone heure à s'en corriger.

Reste à examiner les prétextes ou les excuses, que l'on emploie ordinairement pour colorer ce défaut, & à chercher en même tems les Remèdes que l'on pourroit apliquer à ce Mal.

La plupart de ceux qui ont ce défaut essaient de le rejeter sur la Nature. Je suis né come cela, dit un Homme chagrin & bizarre.

Il ne dépend pas de moi d'être autrement. Après cela il s'imagine que cette excuse le dispense d'avoir quelque attention sur lui même, pour ne pas choquer les autres par sa mauvaise Humeur.

Il faut convenir, que chez quelques uns, le Tempérament y a beaucoup de part; je l'ai déjà reconnu. On en voit quelquefois en qui le mal est dans son plus haut degré. Quand on veut en approfondir la cause, on aperçoit bientôt que c'est un dérangement de la Machine, une vraie Maladie, pour laquelle il faudroit des Remèdes phisiques, plutôt que des Remèdes moraux. Ainsi cette Cure ne nous regarde pas.

Mais, dans le plus grand nombre, si le Tempérament y entre pour quelque chose, il faut pourtant reconoitre que la mauvaise habitude est la principale cause du Mal. Il peut venir en partie de la constitution & du sang; mais ce sont les actes réitérés de cette mauvaise Humeur à laquelle vous vous êtes livrés sans résistance, dans toutes les occasions, qui l'ont portée au point où nous la voions.

Après tout, dit un Home de ce caractère, je n'en suis plus le Maitre, & l'on ne peut pas exiger de moi que je change.

Mais à quelque degré que ce défaut soit porté il n'en doit pas être moins soumis à la

Raison , & sur tout à la Religion. Il est vrai que l'Habitude est une seconde Nature , & que la *Mauvaise Humeur* s'accroit & se fortifie par l'Habitude. Mais n'est on pas en droit de vous dire , que vous avés pû & que vous avés dû ne la pas contracter ? N'avés vous pas manqué d'attention , de docilité & de courage pour combatre ce mal dans ses commencemens & dans ses progrès ?

Mais quel que soit l'empire que la *Mauvaise Humeur* ait pris sur vous , vous devés travailler à vous en corriger , ou au moins à en modérer les saillies. Travaillés à l'afoiblir , si vous ne pouvés pas la surmonter entièrement & la détruire. La Raison, l'Age, l'Expérience, une plus grande conoissance de l'importance de vos Devoirs, une plus forte persuasion des Principes de la Morale Chrétienne, tout cela ne devoit-il pas vous porter à tout entreprendre contre un défaut qui fait vôtre malheur , & celui des autres ? L'Ouvrage n'est pas si difficile que vous pensés.

On m'a comuniqué un Manuscrit qui me fournit le reste de la Réponse. „ Peut être que „ le mal n'est pas si invétére que vous voulés „ le faire croire, & les désordres de vôtre Tem- „ pérément n'ont peut-être pas leur source „ si éloignée que vous prétendés. Parlons „ nettement, le dérangement de nos Mœurs „ fait souvent celui de nôtre Humeur. Ce

» Père de Famille , ce Parent , cet Ami ,
 » ce Maître a depuis quelques jours un air
 » rêveur & chagrin : On l'aborde , il vous
 » fuit. On lui parle , & il n'entend point.
 » Tout lui déplaît , & il déplaît à tout le
 » monde. Quelle est la cause de cette Hu-
 » meur , qui jette dans la Société tant d'a-
 » larmes & tant d'amertume ? C'est peut être
 » une perte considérable qu'on doit à la fu-
 » reur du Jeu.

» Vous rejetés sur l'acreté, sur l'intem-
 » périe de votre sang , sur votre mauvaise
 » constitution , les impatiences outrées ,
 » les inquiétudes continuelles , les brus-
 » queries que vous faites essuier aux autres
 » à tout moment. Mais à quoi devés vous
 » cette promptitude , cette pétulance , ces
 » emportemens ? A quoi devés-vous vos
 » vivacités & vos travers ? N'est ce point
 » au feu , ou plutôt au poison que vous a-
 » vés mis & que vous entretenés dans votre
 » sang , par les intempérances & peut être
 » les débauches que vous avés à vous repro-
 » cher ? Si donc le dérangement de nos
 » Mœurs fait souvent le dérangement de
 » nôtre Humeur , détruisons en la cause &
 » le principe ; par-là nous ferons cesser in-
 » failliblement l'effet & les suites.

Si cette Passion devient incurable, c'est

parce qu'on l'épargne, & qu'on la laisse agir sans la contrarier. Etudions nous donc à vaincre ce mauvais naturel. Ce travail ne fera pas ingrat, & il nous fera à tous égards véritablement salutaire. Emploïons tous les Remèdes propres à guérir un Mal si opposé à la Piété & aux douceurs de la Société.

Si vous êtes inquiet & facheux à vous même, faut-il que ceux qui sont auprès de vous en effuient continuellement les Orages? Si vos Passions vous maitrisent, pourquoi en répandre le fiel & l'amertume sur les Innocens? Vous ne pouvez vous supporter vous même, quelle injustice, quelle dureté de vouloir que ceux qui ne contribuent point à ce dérangement, en supportent toutes les incomodités?

Mais un Home qui se laisse dominer par la *Mauvaise Humeur* en est toujours puni le premier. Le *Spectateur* a dit, qu'on devoit mêler de l'*Absinte* dans tout ce qu'un tel Home boit & mange en bone Compagnie. Il me semble que cela n'est pas nécessaire. Il le fait assez lui même. Il ne goute aucun plaisir dans la Vie, sans y répandre de l'amertume par sa *Mauvaise-Humeur*. On peut regarder cette sombre & funeste qualité come l'Enemi domestique du Repos de l'Home; on pourroit même l'appeller son Tiran. Quels troubles ne cause-t-elle pas dans l'Esprit, quelle tempête

n'excite-t-elle point dans le Cœur ? Elle obscurcit les jours les plus sereins, & fait naître la tristesse des sujets même de joie.

Un Home chagrin essaie quelquefois de rejeter ses brusqueries sur sa mauvaise situation. Il voudroit s'excuser par là. Il vous dira, que le dérangement de son Humeur vient du dérangement de ses Affaires. Je conviens qu'il est difficile que les autres soient contens de nos manières, quand nous ne sommes pas contens nous mêmes de nôtre sort. Mais il faut convenir aussi, que très souvent c'est nôtre propre inquiétude qui nous rend mécontens, plutôt que l'état de nos affaires. Écoutons la Marquise de Lambert là dessus.

» Vous rejettés sur l'état de vôtre Fortune
 » la *Mauvaise-Humeur* dont on se plaint
 » chez vous ; mais c'est peut-être cette même
 » *Mauvaise-Humeur* qui est cause que
 » vous n'êtes pas contens de vôtre condition.
 » Bien souvent quand nous ne sommes pas
 » satisfaits de nôtre état, c'est nôtre faute.
 » Il n'y a point de condition si mauvaise
 » qui n'ait un bon côté. Chaque état a son
 » point de vue, il faut savoir s'y mettre. Ce
 » n'est pas la faute des situations, c'est la
 » nôtre. Nous avons bien plus à nous plain-
 » dre de nôtre Humeur, que de la Fortune.
 » Nous imputons aux Événemens des défauts
 » qui ne viennent que de nôtre chagrin ; le

„ mal est en nous , ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant nôtre Humeur ,
 „ souvent nous changeons nôtre Fortune.

Efectivement vôtre *Mauvaise Humeur* ne rémédiera point au mauvais état de vos affaires. C'est tout le contraire. Nous avons vû précédemment que la Douceur engage les autres Homes à nous aider. Des manières choquantes doivent donc produire un éfet opposé. Dans vôtre mauvaise situation n'attendés pas de bons offices des autres Homes , tant que vous aurés avec eux des manières rebutantes. C'est le moien de les éloigner de vous.

Enfin on essaie de colorer ce défaut en lui donant quelque nom spécieux. Le *Spéctateur Anglois* remarque , qu'un Home qui critique tout , qui blâme continuellement ce qu'il voit faire aux autres , voudroit faire passer sa *Mauvaise-Humeur* pour délicatesse de goût. C'est parce qu'il est difficile à contenter. Il donne aussi ses Censures continuelles pour un éfet de son zèle pour le bon Ordre & pour la Vertu.

Mâis quand le Public feroit d'assez bone composition , pour vouloir doner à la *Mauvaise-Humeur* le nom adouci de *Délicatesse de goût* , ne seroit-on pas toujours en droit de représenter aux Gens de ce caractère , qu'ils ont tort d'être si délicats. *Mr. de Fontenelle* a

dit judicieusement, que *la Délicatesse est l'art de nous rendre malheureux*; & le pis est que celle de cette espèce rend aussi fort malheureux ceux qui sont autour de nous. Cette prétendue Délicatesse est donc également l'art de rendre malheureux & nous & les autres.

Ces Gens-là voudroient aussi faire passer leur ton aigre & censeur pour un véritable zèle; mais leurs Censures partent d'un trop mauvais principe pour mériter ce beau nom. Aussi ne corrigent elles personne. Elles reviennent trop souvent, & l'on s'y acoutume. Elles rebutent plutôt que de produire aucun bon effet. Des Inférieurs, des Domestiques, des Enfans les méprisent si fort, qu'ils en viennent jusqu'à les tourner en ridicule, & quelquefois même jusqu'à les faire naître exprès pour s'en divertir.

Un Home, qui a ce défaut, a beau essayer de lui donner quelque nom honorable. Il a beau l'appeller, ou zèle, ou délicatesse. Le Public ne prendra point le change. Qu'il ne se fasse point illusion là dessus. On le qualifiera come il doit l'être. Dès qu'on parlera de lui chacun dira rondement & sans détour : *Un Tel est un Esprit inquiet & chagrin, c'est un Bourru, un Bizarre, un Fantasque.*

Une Dame de beaucoup d'Esprit, qui a donné, il n'y a pas long-tems, des *Caractères* dans le goût de ceux de la *Bruière*, y exhorte

les Persones de son Sexe, à se préserver avec soin de ce défaut, ou à s'en guérir, si elles en sont déjà entichées. Voici come elle s'y prend.

„ On se fait à la laideur, *dit-elle*, mais ja-
 „ mais à la méchante Humeur; elle use tout.
 „ C'est le poison des plaisirs, des amuse-
 „ mens, & puis les Persones de mauvaise
 „ humeur ont presque toutes le ton aigre &
 „ haut. On parvient avec le tems à adoucir
 „ les Animaux les plus féroces; le tems
 „ ajoute au contraire à la *Mauvaise-Humeur*,
 „ sur tout dans les Femmes. Le moien de
 „ ne pas passer une Vie triste avec des Gens
 „ qui s'affligent de la gaieté des autres!

En voila assez sur la nécessité de se corri-
 ger de ce Défaut: Il faut donc incessamment
 mettre la main à l'œuvre, pour tâcher de
 s'en défaire. Est-il possible que l'on épargne
 si longtems un Enemi domestique aussi dan-
 gereux? Je vai finir par quelques Conseils
 pour ceux qui désirent sincèrement leur
 guérison.

Il seroit assez à propos que ceux qui ont
 ce Défaut, remarquassent, quand l'ocasion
 s'en présente, quelqu'un de leurs semblables
 dans un accès de *Mauvaise Humeur*. Ils ne
 pourroient qu'en être choqués. Un Home
 qui grimace beaucoup, sans s'en apercevoir,
 doit se regarder dans un Miroir, pour apren-

dre à se défaire de cette mauvaise habitude. Un Esprit chagrin & capricieux, qui voit son Portrait dans une autre Personne du même caractère, ne peut que le trouver difforme.

Un autre Miroir où il doit aussi se considérer quelquefois, ce sont les Pièces de Théâtre où l'on a eu intention de jouer ce défaut. On a l'ingénieuse Comédie du *Grondeur*, où il ne pourra pas manquer de se reconoitre. On y a représenté un Home, qui sans aucun sujet réel de se fâcher, le fait fréquemment, parce qu'il est chagrin, hargneux, bourru & quèrelleux par tempérament. Voilà le Héros de la Pièce. Le Portrait est un peu chargé; c'est un Miroir qui grossit les traits, mais ils en fraperont davantage. Il semble que c'est proprement par le ridicule qu'il faut attaquer ces Humeurs bizarres & fantasques*.

Voici un Conseil plus sérieux, mais sur lequel il y a partage d'opinions. Quelques uns croient qu'un Home de mauvaise Humeur doit s'abstenir de voir le Monde, & cela par le grand principe de Morale de la fuite des occasions. Ils lui ordonnent la Retraite comme un Remède convenable. Il faut reconoitre qu'il seroit avantageux à la Société, que ces Humeurs bizarres la quittassent. Les autres seroient

* La Comédie du *Grondeur* est de *Palaprat* & de *Brucis*, qui y ont travaillé conjointement.

feroient par là à couvert de leurs brusqueries & de leurs incartades. Mais il s'agit de travailler à leur guérison, & la Retraite n'y est pas propre : Elle ne feroit qu'augmenter le mal, & déranger encore plus l'Humeur.

Au lieu donc de leur conseiller de se séquestre ainsi eux mêmes, de plus sages Moralistes leur prescrivent le comerce des Honnêtes-Gens. Ils veulent qu'ils continuent à paroître dans les Compagnies, qu'ils regardent come une secours pour leur adoucir un peu l'Humeur. Mais ceux qui font de ce dernier sentiment ordonnent quelques précautions. Paroissés dans les Compagnies, disent-ils, mais alors soiés fort attentifs sur vous mêmes. Faites de grands efforts pour étoufer votre Humeur chagrine. Excités vous à être doux & afable. Rapelés toutes les Règles de la Politesse & du Savoir-vivre. Quand on se sent de l'Humeur, il faut garder le silence, sur tout éviter la dispute, principalement avec ceux pour qui on a de l'éloignement. Il faut savoir se contraindre. Pour domter cet Ennemi domestique, il faut le gêner & le fatiguer. Si malgré cette attention, il échape encore quelque trait qui puisse choquer, il faut prier ceux avec qui l'on se trouve de vouloir bien vous supporter, & d'avoir quelque indulgence pour nos foiblesses.

Ceux

Ceux qui conseillent à la *Mauvaise Humeur* de continuer à voir le Monde, ne laissent pas d'insister en même tems sur la fuite des occasions. Il y en a de si propres à la réveiller, qu'il est absolument nécessaire de les éviter, pour ne pas succomber. Un Home de ce caractère doit, par exemple, s'abstenir de jouer. C'est un écueil où il échouera toujours. Sur la moindre perte qu'il effuiera, on le verra exhaler sa *Mauvaise Humeur*. Il s'en prendra à ceux avec qu'il joue come s'ils ne devoient jouer que pour se laisser perdre par complaisance.

Tout ce que je viens d'écrire sur ce sujet appartient à la Douceur & à Politesse Chrétienne, que j'avois entrepris de traiter précédemment. Ceux qui n'aiment que le grand & le sublime trouveront peut être que ce n'est pas là une Vertu des plus brillantes. Mais on peut la regarder par une côté, qui doit la rendre fort recommandable, c'est qu'elle nous rend beaucoup plus sociables. Toutes les qualités liantes sont fort estimables, & méritent bien qu'on se donne quelques soins pour les acquérir. Peut être que le Sujet que je viens de traiter ne seroit pas tout à fait convenable dans la Chaire, mais ce seroit pousser la délicatesse trop loin, que de ne vouloir pas l'admettre dans ce Journal. J'ai pensé dire
qu'un

qu'un semblable jugement tiendrait un peu de la *Mauvaise Humeur*. Mais je ne prends pas garde que la longueur de ce Discours, pourroit y donner lieu plus légitimement, chez quelqu'un de mes Lecteurs. Il faut donc finir incessamment, de peur qu'on ne me reproche d'avoir donné une occasion de se manifester, à un défaut que j'avois entrepris d'éteindre entièrement.

Come je finissois ce Discours, on m'a communiqué une Ode sur le même sujet, dont je croi qu'on verra ici quelques Strophes avec plaisir.

L'Humeur, Maitresse impérieuse,
 Brouille Amis, Citoyens, Parens,
 Les rend, dans sa fougue odieuse ;
 Les uns des autres les Tirans.
 Fléau d'une Ame pacifique,
 Toujours ce Lutin domestique,
 Fait & défait hors de saison ;
 Et quand il obsède une Prude,
 Son triste Epoux en servitude ;
 Trouve l'Enfer dans sa Maison.

Passion incompréhensible,
 Dans ses égaremens divers,
 Dis-moi quel Démon invisible,
 Produit tes écarts, tes travers ?
 Jalouse, inquiète, inégale,
 De ton propre Ouvrage rivale,
 A le détruire tu te plais :
 Sans cesse à toi même contraire,
 Tu parles quand il faut se taire,
 Quand il faut parler tu te tais

Ici règne l'Humeur facheuse :
 A son gré jamais rien n'est bien.
 Là j'entens l'Humeur pointilleuse ,
 Qui me fait cent Procès sur rien.
 La Dévote , d'Humeur quinteuse ,
 Du Soir au Matin quèrelleuse .
 Gronde jusqu'à son Père en Dieu ;
 Et du Directeur despotique ,
 J'aperçois l'Humeur tiranique ,
 Qui dishonore le Saint Lieu.

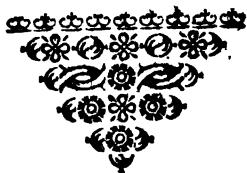
Parmi ceux que l'Humeur domine ,
 Craignons sur tout les faux Dévots ;
 La leur, brusque , altière , chagrine ,
 Du Monde a troublé le repos.
 Dans leur Ame , de fiel patrie ;
 Le zèle devient frénésie ,
 La douceur feinte n'est qu'aigreuz.
 Nuit & Jour leur sainte colère ,
 Au Péché déclare la Guerre ,
 Pour persécuter le Pécheur,

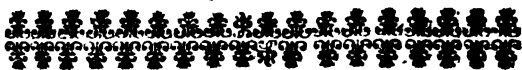
Beautés , à qui tout rend hommage ,
 A qui l'Amour prête ses traits ,
 Avés vous l'Humeur en partage ,
 Je ne vous conois plus d'atraits.
 Sans un aimable caractère ,
 En vain deux beaux yeux faits pour plaire ,
 Me tentent par leurs agrémens ;
 Dès que l'Humeur s'en rend Maitresse.
 Plus ils inspirent de tendresse ,
 Plus ils préparent de tourmens.

Pour vous , qui touchés des seuls charmes ,
 D'une douce Société ,
 A des Nœds afranchis d'alarmes ,
 Bornés vôte félicité,

Un Ami que l'Humeur maîtrise ,
 Vous désole , vous tyrannise ;
 Vous paieés cher son Amitié.
 Je vous trouve encor plus à plaindre ;
 Si vous avés l'Humeur à craindre ,
 Dans vôtre fantasque Moitié.

De l'Home implacable énemis ,
 Ne l'épargneras-tu jamais ,
 Humeur ? Les chagrins de la Vie ,
 Vient des torts que tu nous fais.
 Quel est donc le Sage estimable ,
 A lui même toujours semblable ,
 Sur qui n'agit point ton Poison ?
 Celui qu'aucun depit n'enflame ,
 Qui règne-en Maître sur son Ame ,
 Toujours guidé par la Raison.





S U I T E

*De la Réponse de l'Auteur de la Difficulté ,
proposée aux Métaphisiciens.*

MONSIEUR,

COME je me dispoisois , dès le Mois passé , à envoyer au Journal , mes Remarques sur l'Essence à la *Wolfienne* , & sur le Principe de la *Raison suffisante* ; on m'a fait considérer, qu'il ne convenoit point de multiplier les Objets , & les Incidens de nôtre Dispute. Dans des Sujets aussi épineux que ceux ci, il est bon d'aller pied à pied , & de ne point passer à un second Objet , que le premier ne soit bien éclairci. En me jettant sur ces Questions incidentes , je pouvois faire perdre de vue , le fond de la Question que nous agitions. Après tout , ma Démonstration est indépendante du mot d'Essence , & de tout terme d'Ecole. Elle résulte , immédiatement, d'un Principe, admis de tous les Philosophes, & de tous les Homes du Monde. Il est donc très indifférent , de rechercher ici , si *Wolf* a bien défini l'Essence , ou non. Le point est de savoir si comé je le prétens , j'ai solidement démontré l'Immutabilité de Tout , par les principes comuns. J'avoüo que la preuve

que j'en done, me paroît auffi exacte & rigoureuse, qu'aucune Démonstration Mathématique *. J'aperçois néanmoins quelques Objections plus subtiles, qu'on peut me faire; mais je crois d'en voir auffi la Solution. Il est bon de les attendre, & de voir un peu l'impression que pourra faire cette première Démonstration.

J'avertirai donc seulement, qu'elle done lieu de remarquer une Contradiction bien absurde, dans la Doctrine de *Wolf*, concernant l'*Essence*, & les points qui s'y raportent. D'une part, l'*Essence est immuable*, selon lui; & c'est même une Thèse favorite, pour lui & pour ses Disciples. De l'autre, ni lui, ni ses Disciples, n'oseroient nier, que les *Modes* n'aient leur *Essence*. Vous en convenés, *Monsieur*, au sujet de la *Chaleur*: Et il seroit inoui qu'on le niât; qu'on prétendit qu'un Mode n'a pas auffi ce qui le *constitue*, & le fait être tel. Mais pour qu'on n'en doute point, c'est *Wolf* lui-même qui prend soin de nous en avertir. Et coment? Par l'Exemple dont il se sert pour développer sa Notion de l'*Essence*. Cet Exemple favori, qu'il ne cesse de ramener, & que vous employiez come lui, c'est

ce-

* Voyez le P. S. où je réfute toutes les Objections de la seconde Lettre qu'on m'a adressée.

celui du *Triangle* *. Le *Triangle* qu'est-ce ? Une *Figure*. Et la *Figure* quoi ? Un *Mode*. *Spectatum admissi*, *Risum* &c. Voilà donc l'*Essence* d'un *Mode* qui sert de *Modèle* à l'*I*-*dée* que *Wolf* nous donne de l'*Essence*. De là deux *Conséquences* claires. 1^o. Que *Tout* les *Modes* ont une *Essence*; car le *Mouvement*, par exemple, aura bien son *Essence*, come la *Figure*, & tel *mouvement*, come telle *Figure*. 2^o. Que *Tout* est *Essence*, (come je l'ai établi.) puisque les *Modes* mêmes le font; & que tout est *immuable*, jusqu'aux *Modes* mêmes. A moins qu'on ne suppose des *Modes de Modes*, dans un *Progrès* à l'*infini*.

On dira, peut-être, que le *Triangle* n'est là qu'un *Exemple*, dont il ne faut pas abuser. Mais on n'évitera point l'inconvénient par là: Car outre qu'il seroit facheux d'être réduit à dire, que le *Triangle* n'a ni *Essence* ni *Atributs*, tandis que le contraire est vingt & vingt fois, affirmé ou supposé dans l'*Ontologie* de *Wolf*, outre cela, dis-je, ce n'est point cet *Exemple* seul, mais la *Doctrine* générale de ce *Philosophe*, qui conduit à l'*Aburdité* que je relève. S'il traite de l'*Essence*, & s'il recherche ce que c'est, dit-il, (§. 142. in *Not*:) pour développer la *Notion* de l'*Etre*,

C 2

dont

* Voyez *Wolfii Ontolog*: Edit: Nov: *Francofi*
& *Lips*: 1736. *Parag*: 143.

dont il a donné la Définition, (§. 134.) C'est donc de l'*Etre*, en général, & de tout ce qui est *Etre*, qu'il s'agit. C'est sur ce Terme que tombe celui d'*Essence*. L'*Etre*, come il le définit (§. 134.) c'est ce qui peut exister, qui par là même est censé possible. (§. 135.) Or un *Mode* est sûrement possible, & peut exister, & par conséquent, est un *Etre*. Il est dans la Classe de ce qui s'appelle, *Ens, Res, Aliquid*. Cela est clair en soi; & par la Note que *Wolf* ajoute à sa Définition. Là il donne pour Exemple de l'*Etre*, qu'il a défini, justement le *Triangle*, & la *Chaleur*. Le *Mode* étant donc un *Etre*, de l'aveu de *Wolf*, doit come tel, avoir son *Essence* & son *Essence immuable*. Et come, d'un autre côté, tout ce qui est, ou peut être, est *Essence, Attribut, ou Mode*, il est clair, par les propres Principes de *Wolf*, que tout absolument est *Essence*, & que tout absolument est *immuable*; jusqu'aux *Modes*, à ces *Modes* qu'il ne cesse de représenter, come *muables, variables, contingens*, &c. Et ce qui est plus encore, & met le comble à l'absurdité, l'*Existence même* s'y trouve comprise, parce qu'elle est un *Mode*, (selon un autre Principe de *Wolf*, que vous adoptez.) Elle sera donc *immuable* aussi. De sorte que je n'aurois besoin que des propres Termes de *Wolf*, pour démontrer, & l'Idée que je donne de l'Es-

ſence, en l'étendant à Tout, & la Conſéquence que j'en tire, l'*Immutabilité de Tout*.

Cette Remarque ſuffira bien déjà, pour faire ſentir à un Lecteur pénétrant, combien la Doctrine en queſtion eſt fautive, ſur ce ſujet; en attendant que je le montre avec plus d'étendue, en quelque autre Lieu. Laiſſant donc, pour le coup, l'Effence & ſa Notion, je reviens, *Monſieur*, à ce que vous appelez *mon Secret*, & je veux m'en expliquer avec vous, un peu plus que je n'ai fait précédemment.

Sur cette expreſſion de *Principe Nouveau*, vous aurez crû, *Monſieur*, aparamment, (& je n'en ſuis pas ſurpris,) qu'il s'agiſſoit d'une Propoſition toute ſimple, qu'on peut expoſer en deux lignes, ou en quelques Pages. Non, *Monſieur*, ce n'eſt point cela. Il s'agit d'une *Maxime Univerſelle*, qui embrasse bien d'autres Queſtions que celle de l'*Immutabilité*; & qui pour être bien faiſie & bien reçue, a beſoïn d'être apuïée d'un grand nombre de Démonſtrations, & Vues nouvelles, dont l'expoſition complete demanderoit un juſte Volume. C'eſt donc un Livre, qu'il faudroit faire, *Monſieur*. Ce ne ſont point de ces choſes, qui puiſſent paroître par fragmens, dans un Ouvrage périodique; au moins pour paroître convenablement. D'autant

plus qu'il s'agit de Vues, qui, si elles se trouvoient solides, changeroient la face de la Métaphisique, & par contrecoup, celle des connoissances Humaines, à divers égards. Je dis des *Conoissances Humaines*; car je déclare hautement, que la Religion, ses Faits, & ses Dogmes, sont des Objets d'un autre Ordre, & qui n'ont rien à démêler ici. Seulement l'Esprit Humain seroit-il souverainement humilié.

Mais qu'est-ce donc, me direz-vous, qui vous arrête? Le voici, *Monsieur*. Ce n'est point une Oposition réelle avec des Principes respectables. C'est celle que les Hypocrites, les Envieux, & les méchans Elprits ne manqueroient pas d'y trouver. Si un *Descartes*, un *Locke*, un *Leibnitz* & un *Wolf*, malgré les plus sages ménagemens, n'ont pas échapé à de telles Imputations; si *Pascal*, un Défenseur de la Religion, *Newton*, un Comentateur de l'Apocalypse, n'en ont pas été à couvert; qu'arriveroit il à un petit Particulier, tel que moi, sans Célébrité, sans Parti, sans Cabale, environé d'Enemis, & qui s'est déjà vû souvent l'objet de la malignité la plus lâche & la plus cruelle? En général, qui peut ignorer, que l'acueil que les Homes font à la Vérité *Philosophique* & *Théologique*, est assés pareil à celui qu'a
reçu

reçu la *Vérité Eternelle*? Voici l'*Héritier*; Venez, Tuons-le; & l'*Héritage* sera à Nous.

Loin donc d'éventer d'abord ce que vous apellés mon Secret, j'avoüs que j'ai porté la précaution, jusqu'à n'en mettre jamais un Mot par écrit, me contentant de me l'imprimer dans l'Esprit, par une Méditation forte & réitérée: Et cela, crainte qu'il ne m'arrivât, come à d'autres; que quelques Fragmens égarés ou dérochés, & divulgués mal-à-propos, ne fissent tort à des Vérités importantes, en les présentant dans un jour & des circonstances, différentes de celles, où elles doivent paroître.

Il n'a point tenu à moi, je le répète, de les chercher, ces Circonstances favorables. Mais, par une fatalité, qu'assez d'autres ont éprouvé come moi, des avances de cette sorte sont toujous assez froidement reçues. Et dans ce Siècle si éclairé, si zélé, dit-on, pour le Bien des Lettres; où il semble qu'on ne respire que leur avancement, un Home qui entreprend de doner quelque chose de nouveau, doit s'attendre à trouver Obstacles sur Obstacles, qui l'arrêteront dans la publication de ses viës.

Il faut s'en prendre, *Monsieur*, à cet Esprit de *Cabale*, qui règne aujourd'hui, à la honte des Lettres. Dès qu'un Home se présente, come aiant à doner quelque chose de

neuf & d'important, la Question que l'on fait, ce n'est pas *s'il a raison*, mais *s'il doit l'avoir*. S'il faut que tel Ordre, tel Parti, tel Peuple, ou tel Particulier ait l'honneur d'une Découverte.

Joignez à cela la prévention aveugle & opiniâtre en faveur de certains Personages, *Idoles de Théâtre*, qu'on s'imagine n'avoir pû traiter aucun sujet sans l'épuiser. Après les *Lockes* & les *Clarks*, & sur tout après les *Leibnitz* & les *Wolfs*, le moïen de dire quelque chose de nouveau, en Métaphisique? Ces Grands Hommes n'auront pas laissé, après eux, même à glaner. Ils auront tout vû, tout connu; tout démêlé. Tandis qu'il seroit facile de montrer, que sur divers Points, ils ont laissé un très vaste Pais à défricher; que souvent, ils n'ont pas même touché le vrai Nœud de la Question; qu'ils ont passé par dessus les Difficultés les plus pressantes; & qu'il leur est arrivé souvent de supposer come tout clair, justement ce qui étoit le plus obscur.

Le sujet que j'ai touché, celui de la *mutabilité*, en fournit un bel Exemple. Il n'est pas peu difficile, come on a vû, d'expliquer le *Coment* de la Mutabilité. Rien ne paroît plus évidemment contradictoire: Et cependant vous les voyez tous & jusques aux *Spinosistes* mêmes, supposer hardiment cette

*I*dée de *Mutabilité* & de *Succession* des *Modes*, come quelque chose de tout simple, & qui n'a pas besoin d'autre discussion. Je dis les *Spinouistes* mêmes; & je le remarque expressément, pour aller au devant des Discours de certains zélés, qui, dès qu'ils entendent sonner les Mots de *Nécessité*, d'*immuabilité des Essences* &c. sont tout prêts à crier au *Fatalisme*, & au *Spinosisme*. Si ma Démonstration est solide, come elle me le paroît, elle renverse la Philosophie de *Spinoza*, tout come celle de tous les autres. Car le Système de *Spinoza*, roule, come chacun le fait, sur cette Distinction Vulgaire de *Modes*, & de *Substance*; prenant celle-ci pour *Immuable*; & ceux-là come *Muables*, *Successifs* &c.

Au reste, j'avertis qu'il ne faut point confondre la Difficulté que je propose, avec une autre, qu'indique, sur la fin de son Ouvrage, l'Auteur des *Nouveaux Elémens de Métaphysique*, tirés de l'Expérience; & qu'il déclare d'ailleurs insoluble. C'est de savoir comment un Etre, demeurant le même, peut varier dans ses *Modes*, & recevoir successivement des états divers. L'occasion de cette difficulté, & ce qui en fait proprement le Nœud, c'est la supposition conue, que les *Modes* n'ont pas une *Réalité* ou *Entité* propre, & détachée de l'Etre auquel ils appartiennent; qu'ils ne sont que l'Etre même ou la substance,

ainsi modifiée , ou *conçue en tel état*: Que la *Rondeur*, par exemple , n'est rien en soi , & détachée du Corps ; mais seulement le Corps même qui est *rond* ; &c. Cela supposé , il paroît inconcevable , qu'un *Mode* puisse périr , & faire place à l'autre , sans que l'Être même périsse : Ou qu'un *Mode* nouveau puisse paroître , sans un Être , ou substance, nouvelle & différente aussi. Vû que le *Mode* & l'Être s'identifient au fond ; & que le premier n'a d'autre *réalité* , que celle du dernier.

Cette Difficulté frappe , assurément. Et l'Auteur en question n'hésite point de prononcer , qu'on ne doit point chercher à la résoudre , & qu'elle passe la portée de l'Esprit humain. Défaite comode , pour le dire en passant ; & toujours prête, quand on se trouve court. Quoi qu'il en soit , cette Difficulté est différente de la mienne. Celle-ci porte sur un Objet supérieur , universel , & absolument indépendant de toute *Supposition*. Qu'on pense sur les *Modes* , come l'on voudra ; qu'on leur attribue une Réalité propre , ou qu'on ne leur en attribue point ; qu'on les détache , ou non , de l'Être qui les soutient ; ma Démonstration subsistera toujours. Il demeurera toujours vrai & prouvé , que toute Réalité quelconque & sans réserve , est *immuable* , par le Principe de Contradiction.

Quand on iroit donc jusqu'à réduire les

Modes au pur Néant, & à soutenir qu'ils ne sont, ainsi que l'*Existence*, que des *Idées*, des façons de concevoir, de purs *Etres de raison*, (come quelques uns l'ont essayé) cela ne feroit encor rien contre mon Argument. Et au contraire, on m'accorderoit excellentement, ce que je demande; puis qu'on excluroit de l'existence, & de toute réalité, justement la seule Espèce de chose, qui puisse être *muable*. Tout seroit *immuable* alors, sauf ce qui n'est qu'un *pur Néant*. Voilà l'*Immutabilité* la plus absolue qu'on puisse souhaiter.

C'est ce qui fait encore sentir, combien seroit vaine, (ici, come en bien d'autres endroits,) la Défaite de ceux qui s'imaginent répondre à tout, & se tirer de tout, en se servant du mot d'*Abstractions Réalisées*; en méprisant l'*Ontologie*; en plaisantant sur les termes abstraits, *Etre, Substance, Essence, Atribut* &c *; & en rabaisant, ou feignant

* Voiez entr'autres, l'*Essai sur l'Origine des Connoissances Humaines*; & le *Traité des Systèmes*. L'Auteur, très aimable & tres ingénieux, de ces Livres-là, n'a d'autre défaut, que d'avoir pris une partie de la *Psychologie*, pour l'*Ontologie*, & la *Métaphysique* entiere. C'est aussi la faute de l'autre Auteur François, cité ci dessus; quoi qu'il pense fort diferemment de celui-ci, à d'autres egards: *Philosophes sur l'Origine des Idées*; Voilà, à peu près, toute leur *Métaphisique*.

feignant de rabaisser, la *Philosophie Première*; c'est à dire, sans difficulté, la première & la plus Haute des Sciences; la *Clef* de toutes les autres. Il suffit de leur répondre, que la *Maxime*, de ne point réaliser les *Abstractions*, est assurément fort bonne, fort utile; mais qu'Elle est aussi fort commune, fort triviale. Qu'on la trouve par tout: Et que dans chaque *Ontologie*, on ne manque pas d'avertir, que l'*Universel*, come *Universel*, n'existe point; qu'il faut bien se garder de croire, que ce soit, à la lettre, quelque Etre effectif, qui subsiste hors de l'Esprit, dans sa généralité; que ce qui existe de fait, ce sont les *Individus*; & que le Terme, *abstrait*, ou général, marque seulement ce que les *Individus* ont de commun, &c. On peut abuser de l'*Abstraction*, & des Termes *Abstrait*s. Mais l'abus n'en doit pas détruire l'usage. Autrement, Il faudroit renoncer à la *Raison*, aux *Idées*, & à tout Langage Humain. Ce Langage roule tout entier sur l'*Abstraction*, come on le fait. il est permis de se servir des Mots d'*Etre*, d'*Essence*, de *Mode*, d'*Atribut*, &c; tout come on se sert de ceux d'*Homme*, d'*Arbre*, de *Cheval* &c. Il est permis de philosopher, sur l'*Etre*, l'*Essence*, l'*Existence*, le *Possible* & l'*Impossible*, le *Contingent*, le *Nécessaire*, le *Muable* & l'*Immuable*, &c. tout come il est permis, de philosopher sur le *Corps*, l'*Es-*

prit, les *Idées*, l'*Origine des Idées*, la *Sensation*, & la *Réflexion*; les *Nombres*, les *Figures*, la *Lumière*, le *Feu*, les *Couleurs*, &c. (Tous Termes *Abstraits* & *généreux*.) J'avoüe qu'un *Métaphisicien* doit prendre garde, de ne pas croire, qu'il y ait quelque chose, au dehors; qui soit l'*Essence en général*: Tout come le *Phisicien*, l'*Observateur*, le *Spectateur des Minuties* de la *Nature*, doit prendre garde, de ne pas s'imaginer, qu'il y ait au dehors, quelque chose qui soit le *Papillon*, la *Mouche*, la *Chenille*, en général. Redouter les Termes *Ontologiques*, seulement parce qu'ils sont plus *Généraux*, qu'ils sont supérieurs, & embrassent tout, c'est une petitesse indigne du *Philosophe*: C'est la marque d'un *Esprit foible* & *timide*, d'une *Intelligence bornée*, qui n'ose pas embrasser les choses d'une vüe générale, & qui ne fait pas s'élever jusqu'à ce sommet, d'où on les fait d'un coup d'œil.

J'avoüe encore, que jusqu'ici, la vraie *Ontologie* n'a pas fait de grands progrès. S'enfuit-il qu'il faille y renoncer? N'est-ce pas plutôt ce qui, si, on le prend bien, doit réveiller le *Courage* & l'*Atention*? Sur-tout si on se souvient, qu'une seule *Vérité Ontologique*, bien prouvée; & bien établie, en vaut, par son importance, des Millions de particulières. Or les Termes de l'*Ontologie*

définis & employés come il faut , doneront des Démonstrations , aussi sûres , que celles des Mathématiques. S'il en faloit une Preuve, j'ose dire que l'Argument , que nous avons discuté, en fournit une , également simple & frappante.

Qu'on prenne le Mot d'*Essence* ; ce mot qui fait tant de peine à certains Esprits; dont le son est pourtant très doux , & autant du moins que celui d'*Existence* , que personne ne rejette. Qu'on prenne ce mot, dis-je , & qu'on définisse l'*Essence* , tout uniment , *ce que la chose est*. Qu'on y joigne cette Notion comune , que *Toute chose est ce qu'elle est* ; & cette autre , non moins comune , *qu'une même chose ne peut pas être & n'être pas à la fois* ; Vous aurez pour Conséquence incontestable, non seulement que *Tout est Essence* * ; mais que *Tout est immuable* , sans nulle exception. Je supplie les Enemis de l'Ontologie & des Abstractions , d'essayer avec leur *Locke* , & leur *Analyse des Idées* , de résoudre ce Nœud-là.

J'ai l'honneur d'être avec toute sorte d'estime ,

MONSIEUR.

Votre très humble &c. P.

GRANCI.

* Ce ne seroit qu'un mot.

A P O S T I L L E.

J'Avois écrit, *Monsieur*, ce que vous venez de lire, & je l'avois envoieé au Journal, il y a bien un Mois. Mais vôtre Replique avoit déjà pris les devants: C'est ce qui a fait que cette suite de ma Réponse n'a paru que dans ce Mois-ci. D'abord, j'étois tenté d'y faire quelques changemens à l'ocasion de vôtre Replique; mais, Réflexion faite, je ne crois pas d'y devoir rien changer du tout: Pourquoi, *Monsieur*? Parce que vous ne m'objectez rien de nouveau: Rien que je n'aie déjà ou détruit ou prévenu. Vous croiez d'avoir tranché le *Nœud Gordien*, & vous ne l'apercevez pas seulement. Vous vous écriez, *N'y suis-je pas*, cette fois? Non, *Monsieur*, vous n'y êtes point. Vous n'y êtes jamais. Vous perdez toujurs de vüe le Mot essentiel qui doit vous fixer. Ce Mot, le voici. Une chose ETANT TELLE ne peut &c. Il est très clair, *Monsieur*, qu'une chose, étant telle, ne peut être autre, ni devenir autre. Il est très clair, par conséquent, qu'on ne peut jamais dire, avec vérité, qu'une chose soit autre: Et que, malgré l'usage, cette Phrase est absurde, & implique contradiction.

POUR

Pour vous le faire sentir une fois, *Monsieur*, il faut que je remonte à une Maxime bien simple, & que vous admettez comè moi. C'est que, quand on parle d'une chose, on parle *de celle-là*, & non d'une autre, & qu'il faut s'en souvenir; qu'il faut toujourns avoir devant les yeux cette même chose précise dont on parle, & *telle qu'on l'a établie*. Sans cela, le Discours tombera de nécessité dans la Confusion & la Contradiction. La Contradiction même n'est autre chose que cette Inconstance, par laquelle on parle, d'abord d'une chose, & puis d'une autre, qui l'exclut. Apliquons ceci à quelque Exemple. Suposons qu'il s'agisse *d'un Corps Rond*. Il faudra se souvenir que c'est *d'un Corps Rond* que l'on parle; qu'il s'agit de cela, & non d'autres chose: De *tout cela*, & non de moins. Que, par ex: on ne parle pas simplement de *Corps*, mais *d'un Corps qui est Rond*. Cela suppose, je dis, qu'un *Corps*, qui est *Rond*, est tel immuablement. Qu'il est de nécessité, *Corps & Rond*, sans pouvoir être autre: Et que cela est vrai dans toute l'éternité. Mais *sa Rondeur* ne pouroit-elle pas changer? C'est de *Rondeur* que nous parlons à présent, & de *Rondeur* seulement. Il faut s'en souvenir. La *Rondeur*, qu'est-elle? *Rondeur*, & jamais rien d'autre. La *voilà* donc immuable aussi. Mais l'*Existence*,

au moins, de la *Rondeur* dans le Corps, ne peut-elle pas changer? Voions encore. L'Existence, qu'est-ce? *Existence*, & rien d'autre. Exister dans un tel Corps, qu'est-ce? Exister dans ce Corps là, & jamais autre chose. Cette Existence sera donc invariable encore. Ainsi de suite, *Monsieur*, & toujours de même, par tout. Jamais vous n'assignés de Réalité, à quoi cela ne s'applique. Jamais vous ne parlerez d'une chose, que vous ne la posiez immuable; si du moins vous vous souvenez que c'est d'elle que vous parlez.

Mais, dites vous, n'y a-t-il pas ici un milieu? Ne peut-on pas dire, que la chose, sans être la même à tous égards, ni être autre, à tous égards, est la même, ou demeure la même à certain égard, tandis qu'elle est autre, à tel autre égard seulement? Non, *Monsieur*, on ne le peut pas. C'est toujours la même contradiction, avec cette différence, qu'au lieu que la Contradiction étoit générale, vous la ressérrez: Vous la faites tomber sur ce point, cet article, à l'égard du quel vous concevez que la chose est autre. Reprenons le même exemple. Vous entendez que le Corps Rond demeure le même Corps, mais qu'il change ou devient autre à l'égard de sa *Rondeur*. Je réponds qu'alors vous ne dites pas, il est vrai, que tout cha

que tout est autre, à la fois, & le Corps, & la Rondeur. Mais vous dites toujours, que quelque chose est autre, ou le devient, savoir, la Rondeur dans le Corps. Or que la Rondeur change, ou devienne autre, c'est ce qui implique contradiction, come vous l'avez vû. Mais le Corps n'est-il pas le même, quoi qu'on en détache la Rondeur? Oui, mais il faut se souvenir, que si vous l'en détachez, c'est par une fiction absurde & contradictoire. Pourquoi? Parce qu'encor une fois, la Rondeur de tel Corps, ne peut qu'être la Rondeur de tel Corps; & que son existence dans le Corps ne peut être que son existence dans ce Corps. Ce sont deux Vérités, qui ne peuvent périr. Or tant qu'elles subsisteront, le Mode, la Rondeur subsistera dans le Corps. Pour l'en détacher en éfet, il faudroit réellement un autre Corps, & non le même.

Que gagnez-vous donc par votre Distinction? Rien du tout, quant à la Mutabilité. Voici ce que vous faites. Vous divisez votre Concept en deux parties, & vous distribuez, pour ainsi dire, l'Immutabilité sur chacune de ces Parties. Vous êtes toujours forcé d'avouer, que chacune de ces parties, prise en soi, ou à part, est immuable. Le Corps l'est, la Rondeur l'est, l'Existence de la Rondeur dans le Corps l'est aussi. L'Immutabilité

est donc toujours générale, toujours absolue :
 Autant valoit-il vous en tenir à votre premier Concept.

A présent *Monsieur*, *Êtes vous ?* La Lumière vous frappe-t-elle ? N'êtes vous pas obligé d'avouer ,

1°. Que cette Phrase, *Une chose est autre*, est absurde, & implique Contradiction ; tout autant que celle ci ; *Une chose en est une autre*.

2°. Que la *Majeure*, que vous niez si hautement (*ce qu'une chose est, est immuable*,) est pourtant une Vérité certaine & plus claire que le jour, malgré le tour forcé que vous lui donés en substituant la Définition au Défini.

3°. Que cette autre Proposition que vous critiquez , savoir : *Il est impossible qu'aucune chose en aucun temps doné devienne autre ;* est également incontestable ; parce qu'on y sous-entend manifestement ce Mot, *étant telle*. Ou, si vous voulés , que l'on y conserve toujours la *Suposition* ; qu'on y parle toujours de la même chose *précise*, *complete*, & *étant telle* ; & de toute chose prise ainsi : Or cela seul, vous le voïés , suffit pour rendre toute chose immuable, en tout temps quelconque, & dans toute partie de tems.

4°. Qu'ainsi toutes vos Objections se réduisent à rien & laissent ma Démonstration dans toute sa force. Je vous le dis, *Monsieur*

avec cette franchise dont vous me donnez l'exemple, & il le faut pour vous ouvrir les Yeux.

Quand à l'Essence & à sa Notion, si je l'étends à tout, ainsi que l'Immutabilité, vous avez vû plus haut, qu'en cela je ne dis rien, que tout *Wolfien* ne soit forcé de dire come moi. Entassez les *Modes* tant qu'il vous plaira; le dernier que vous assignerez, fut-ce le centième, que fera-t-il? *Essence*, *Essence* à tous égards, & rien de plus. Rebrousez dès ce point là, jusqu'à l'Essence primitive. Vous trouverez par tout *Essence*, & par tout *Immutabilité*.

Et pour l'usage que je fais moi-même du mot d'Essence, êtes vous en peine s'il est légitime? Consultez tous les Théologiens & tous les Philosophes, qui ont soutenu ce Dogme (d'ailleurs si clair) de l'Immutabilité des Essences; & de qui *Leibnitz* & *Wolf* n'ont fait que de l'emprunter. Consultez les *Wolfiens* même Voyez, par exemple: *Baumeister*, au Chapitre de l'Essence; & remarquez y, en particulier, le Passage de l'Ontologie de le *Clerc*, qu'il cite, § 73; come expliquant & prouvant très bien le Dogme en question. Vous y trouverez précisément la même Idée que je présente.

Que fais-je donc de nouveau? J'avertis d'une chose fort essentielle, à la vérité, &

qu'il est bien étrange qu'on n'ait pas aperçue jusqu'ici : C'est que l'Immutabilité en question s'étend à *Tout*, nécessairement ; *Aux Modes*, à l'*Existence* même ; sans qu'on puisse l'éviter.



ESSAI

Sur l'Apostrophe dans le Discours.

Après avoir parlé de l'Antithèse, de la Comparaison, & de l'Ironie *, je ne dois point oublier l'*Apostrophe*, qui est une Figure de Rhétorique très usitée, par les grands Orateurs, & qui a beaucoup de force & d'énergie. Mais on ne doit l'employer que dans les occasions importantes, & lorsque l'Esprit échauffé & come entraîné par la grandeur du sujet, ne trouve pas dans le Langage ordinaire des couleurs & des expressions assez vives & assez sublimes pour peindre la noblesse de ses Idées, & la vivacité de ses Sentimens. Il interroge, dans cette espèce d'enthousiasme & d'ivresse, toute la Nature, & semble do-

D 3

ner

* *Note des Journalistes.* L'Essai sur les *Antithèses* se trouve dans le *Journal Helvétique* de Mars 1755, On imprimera de suite celui sur les *Comparaisons* & sur l'*Ironie*, mais on a crû de voir faire précéder celui-ci, qui a rapport au *Tems*, & aux *Circonstances*.

ner de la vie & du mouvement aux choses inanimées & insensibles. C'est ainsi qu'un Prophète s'écrie, *Cieux écoutés, & toi, Terre prête l'Oreille.* Le fameux Rousseau a rendu la même pensée d'une manière sublime, dans ces Vers,

*Qu'aux accens de ma voix la Terre se réveille
Rois, sois attentifs, Peuples prêts l'oreille,
Que l'Univers se taise, & m'écoute parler.
Mes Chants vont seconder les acords de ma Lyre,
L'Esprit Saint me pénètre, il m'échauffe & m'inspire
Les grandes Vérités que je vais révéler.*

L'illustre Flécher en faisant l'Eloge de Mr. de Turenne, s'exprime ainsi.

*O! si l'Esprit Divin, Esprit de force & de vérité,
avoit enrichi mon Discours des ces Images
vives & naturelles, qui représentent la
Vertu, & qui la persuadent tout ensemble; de
combien de nobles Idées remplirois-je vos Esprits,
& quelle impression seroit sur vos Cœurs le récit
de tant d'Actions édifiantes & glorieuses!*

David vivement affligé de la mort de Saül & de Jonathan, fait des imprécations contre les Montagnes de Gelboë, qui avoient été le Théâtre funeste de cet accident: *Et vous Montagnes de Gelboë que jamais la Rosée & la Pluie ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve des Moissons sur vos funestes Coteaux, qui ont vu la fuite de tant de Capitaines d'Israël, & qui ont été teintes de leur Sang!*

Je me fers ici de la Version que j'ai trouvée, dans l'art de parler du Père Lami, qui fait sur l'usage & le choix des Figures de Rhétorique, quelques Réflexions très judicieuses. Je vais les indiquer. Un Orateur entretient l'attention de ses Auditeurs lorsque leurs Esprit s'éloigne : Il les rapelle à lui par des Apostrophes, par des Interrogations *, qui obligent ceux à qui elles sont faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les réveille, & les fait revenir de leur assoupissement par des exclamations fréquentes & répétées ; c'est un Soldat qui tantôt ataque, & tantôt se défend ; il se sert de toutes sortes d'armes, pour tenir son Ennemi en haleine, & lui porter des coups plus certains ; le désir d'éviter le péril qui le menace, le presse & l'échaufe ; son émotion lui donne des forces ; il tente tous les moïens pour se défendre, & pour terrasser son Adversaire ; la passion le rend adroit & ingénieux, & lui inspire un Courage qui lui assure enfin la Victoire.

Les Figures sont les caractères des Passions ** ;

D 4

mais

* C'est ainsi qu'*Oreste* après avoir tué sa Mère, croit voir les Furies, & leur parle ainsi,

*Mé bien, Filles d'Enfer, vos Mains sont elles prêtes!
Pour qui sont ces Serpens qui sifflent sur vos têtes!*

A qui destinés vous l'appareil qui vous suit!

Venez vous m'enlever dans l'éternelle Nuit?

** L'Apostrophe n'a rien que de naturel dans une
sorte

mais, quand ces Passions sont dérèglées, elles ne servent qu'à peindre leurs dérèglemens. Elles sont les Instrumens dont on se sert pour ébranler l'Âme de ceux à qui on parle: Si ces Instrumens sont maniés par un Esprit animé de quelque Passion injuste, ces Figures sont dans la bouche, ce qu'est une Epée dans la main d'un furieux.

L'étude & l'art, qui paroissent dans un Discours trop peigné, ne sont pas le caractère d'un Esprit qui est vivement touché des choses dont il parle, mais plutôt celui d'un Homme qui se joue. Aussi on appelle ces Figures mesurées & artificielles, qui ont une cadence agréable aux Oreilles, mais rien de plus, *des Figures de Theatre*: Ce sont des Armes pour la Montre qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les Figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées. C'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la Vérité, qui les produit, qui les trace elle même dans le Discours, de telle sorte que l'Eloquence n'est que l'effet de ce zèle: Telle est cette Apostrophe, d'un Auteur célèbre; *Cette vie dit-il, n'est qu'une vapeur qui s'évanouit en un instant,* &

tous

forte Passion; Elle est son langage & elle peint ses mouvemens. Mais rien ne seroit plus puérile que de s'en servir de Sang froid; de les rechercher avec trop de soin, & de les rappeler avec emphase, & sans raison.

tous ses plaisirs s'envolent come des ombres qui passent. Quelle n'est point au contraire la grandeur & la solidité des espérances Chrétiennes, l'Afranchissement universel de tous les Maux, Felicité parfaite, dans la possession de toutes sortes de Biens ; Exemption de toute crainte de retomber dans la misere ; Certitude entière d'être éternellement heureux. O Gloire, ô Repos délicieux ! O Vie ! que l'on ne conoit point sur la Terre, dont on ne peut se faire encore que de foibles Idées, & que l'on ne pourra bien décrire, que dans le Ciel, qui cache à présent ces Trésors à nos yeux.

Augustes Promesses de la Religion ! Lumières si douces & si consolantes de l'Evangile ! Ravissante Majesté des Espérances Chrétiennes, pourriés vous ne nous pas soutenir dans les Afflictions les plus rudes ! Se peut-il qu'un Esprit qui vous possède succombe à la douleur & se laisse abatre au chagrin !

Je trouve encore bien de la véhémence dans cette Apostrophe de quelques Protestans, à la vue des ruines de leurs Temples ; Froides & Tristes Masures de nos Temples renversés ! Hâ ! Si l'ardeur de nôtre zèle pouvoit vous réchauffer & vous ranimer ! Si nos Voix plaintives pouvoient vous relever, vous rendre vôtres première forme, & vôtres Sainte destination !

Voutes Sacrées, qui révéntifiés autrefois de

nos divins Cantiquess & des Loüanges à l'Eternel, vous êtes aujourd'hui Témoins de nos soupirs & de nos larmes ! Vous paroissés sensibles a nos malheurs & vous émouvoir à nos gémissemens ! Vous semblés frémir à l'aspect des Cérémonies qui ont succédé à ce Culte si pur, & si digne de l'Etre suprême ! Ouvrésvous encore, pour laisser passer jusqu'à lui nos Vœux & nos Prières, afin qu'il nous rende ce Pain céleste, cette Manne Sainte, qui nourrissoit nos Ames, & qui faisoit toute nôtre joie, toute nôtre consolation !

Je ne sai si l'on ne peut pas considerer l'Exclamation, come une sorte d'Apostrophe ; du moins l'Apostrophe n'est elle qu'une espèce d'Exclamation: Ainsi ces Vers de Racine, dans sa Tragédie de Britannicus, ont allés l'air d'une Apostrophe ;

*Qu'ici ce que l'on dit est loin de ce qu'on pense ;
Que l'Esprit & le Cœur jont peu d'intelligence ;
Et qu'avec peu de peine on y trahit sa foi !
Quel Séjour étranger, & pour vous & pour moi !*

Cette peinture de la Cour est celle du Monde en général.

Que le Monde, s'écrie Mr. Fléchier, honore come il voudra les Grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des Vertus Chrétiennes.

Un habile Prédicateur fit dans un Sermon sur le Jugement dernier, une Apostrophe qui m'a frappé, & dont je vai citer de mémoire

quelques traits. Après avoir comparé le Bonheur & la Gloire terrestres, avec la Félicité & la Gloire célestes, il fit sentir la vanité & le néant des Biens du Monde, la solidité & la durée infinie de ceux du Ciel; mais, dit-il, ce sont des choses que l'Oeil n'a point vu, & que l'Oreille n'a point entendu. *Esprit.* *Saint*, qui conoit la grandeur de ces Merveilles, prête moi des couleurs assés vives, inspire moi des termes assés nobles, pour en tracer une foible image! Quel spectacle magnifique, mais terrible! La Mort est forcée de rendre sa proie; les Sépulcres s'ouvrent; des Cadavres insensibles se raniment à la Voix redoutable du Juge du Monde; son Tribunal est dressé; *J. Christ* descend du Ciel environé des Anges, des Séraphins, précédé des éclairs & de la foudre. Les Homes de tous les Siécles & de toutes les Nations comparoissent en sa présence, prosternés devant son Trône auguste, ils attendent en silence & avec respect, la Sentence qui va être prononcée, & qui doit décider pour jamais de leur sort: Ils vont être tous pesés à la balance de la Justice. Je vois le Méchant confondu; livré à ses remords & à son désespoir; en vain essaieroit-il de se dérober au Glaive de son Juge; il ne peut lui échapper. En vain voudroit-il se cacher dans la sombre pro-

„ fondateur des Montagnes & des Abîmes, par
 „ tout la Main du Tout-Puissant la failira,
 „ pour le punir de ses Crimes. Grand Dieu!
 „ que ta vengeance est terrible & épouvanta-
 „ ble; elle égale presque ta bonté, qui est
 „ infinie! La grandeur du Coupable sera
 „ changée en bassesse, & les louanges qu'on
 „ lui donoit seront tournées en opprobre. Cet
 „ Avenir, que l'Impie traitoit de chimère,
 „ il le voit, & il en tremble. Cette Ame qu'il
 „ tâchoit d'abrutir pour la rendre semblable
 „ aux Animaux les plus méprisables, cette
 „ Ame est malgré lui, celle d'un Home des-
 „ tiné à une Immortalité que ses Vertus
 „ auroient pû rendre heureuse, & que ses
 „ Vices rendront éternellement misérable.

„ Mais portons nos regards sur un Specta-
 „ cle moins affreux! Le Fidèle verra ses Es-
 „ pérances remplies, sa Foi couronnée, ses
 „ Vertus & ses bones Oeuvres aiant pour
 „ Dot la Vie éternelle. La Pauvreté & le
 „ Mépris qui l'affligeoient peut-être sur la
 „ Terre seront changés en triomphe: Ses
 „ souffrances le conduiront à une félicité pu-
 „ re & inaltérable. O jour auguste & mé-
 „ morable, où la Vérité & la Justice mon-
 „ teront sur le Trône, & paroîtront dans
 „ tout leur éclat, où tous les usages se-
 „ ront dissipés, & tous nos doutes éclaircis,
 „ où la Souveraine Sagesse prouvera, que

» tout est bien ; où l'Homme dépouillé de ses
» dehors trompeurs, sera forcé de se condam-
» ner lui même & de se laisser voir tel qu'il
» est. Que de projets iniques, que de tra-
» mes sourdes, que d'actions criminelles,
» couvertes de l'obscurité des ténèbres, &
» auxquelles l'Hypocrisie donoit de belles
» couleurs, qui seront alors manifestées, à
» la face de tout l'Univers ! Que de bones
» Oeuvres, au contraire, faites dans le si-
» lence, & que le Juste auroit voulu pou-
» voir se cacher à lui même, qui seront alors
» publiées, & qui recevront leur récom-
» pense ! Cette Terre fragile, ce Théâtre de
» Vanité, passera pour faire place à une au-
» tre Terre où l'Équité habite. Ce Soleil
» qui marche si pompeusement sur nos têtes
» sera détruit ; mais le Soleil de Justice
» éclairera tous les Peuples. Sa divine lu-
» mière percera dans les replis les plus ca-
» chés de nos Cœurs. Richesses, Dignités,
» Plaisirs trompeurs, disparoissés ; vous ne
» nous ofriés qu'une Décoration fausse &
» fugitive. Mon Ame aspire à des Biens
» plus grands, plus solides & plus constans.
» Destinée à l'Immortalité, elle méprise tout
» ce qui est passager ; tout ce qui doit ren-
» trer dans le Néant ; elle n'aspire aujour-
» d'hui qu'à un Bonheur éternel come elle.
» Quelque belle que soit cette *Apostrophe*, il

me semble quelle est trop longue & quelle auroit plus de force & de vivacité , étant moins étendue. On en trouve de fort rapides dans nos Poètes ; ce sont come des traits qui naissent des sentimens & qui partent tout à coup. Telle est celle-ci, qui est tirée de la Tragédie de *Phèdre* par le fameux *Racine*. *Phèdre* en parlant de son Amour criminel pour *Hypolite*, qui étoit Fils de *Thésée*, son Epoux, s'écrie,

*Il me semble déjà que ces Murs, que ces Voutes
Vont prendre la parole, & prêts à m'acuser,
Attendent mon Epoux pour le désabuser* *.

Après la déclaration quelle fait de sa tendresse à *Hypolite* ; ce Prince étonné, feint de ne la pas comprendre, elle lui dit dans un transport, dont elle n'est pas la Maitresse,

Ha ! Cruel ! tu mas trop entendue !

Telle est la nature de l'*Apostrophe*; elle ne doit point être recherchée ni se faire attendre: Il faut quelle sorte, en quelque manière, du Sujet, & quelle se manifeste dans le moment.

Il y a des *Apostrophes* qui peignent les mouvemens les plus secrets de l'Âme, qui expriment ses Sentimens, à la vüe des Objets qui s'offrent à nos yeux, telle est celle-ci,

* *Note des Editeurs*. C'est mal à propos, à ce qu'il nous paroît, que l'Auteur de cette Pièce range ces 3. Vers dans la Classe des *Apostrophes*.

O fortunés Vallons ! O Champs aimés des Cieux !
 Que pour jamais foulant vos Prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma Course vagabonde
 Et connu de vous seuls, oublier tout le Monde!

BOILEAU.

Ici, chaque Fleur exhale un plaisir, & chaque Oiseau chante la Volupté qu'il fait naître. O vous heureux Habitans des Bois, qui vous élançant dans les Airs, jouissés des Dons que le Créateur a répandu à pleines mains sur la Terre, célébrés ses merveilles. Le Tout-Puissant les a fait sortir du Cahos; ils tiennent de lui leur existence & leur beauté; il a comandé, & le Néant a obéi. Son Pinceau a tracé tout ce qu'il y a de beau dans la Nature; ces Couleurs si brillantes & si variées, qui charment nos yeux, c'est lui qui les a placées & qui mêle leurs nuances. Son Soufle a répandu ce parfum, dont l'Odorat est enchanté.

*Qu'heureux est le Mortel qui du Monde ignore
 Vit content de lui même, en ce Lieu retiré
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée
 N'a jamais enyvré d'une vaine fumée*

Mr. Bossuet en parlant de la mort de la Duchesse d'Orléans s'écrie. O Mort éloigne de toi notre pensée, & laisse nous tromper pour un peu de tems, la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. La Grandeur & la Gloire? . . . Mais pouvons nous encore en-

tendre ces Noms dans ce triomphe de la Mort
 & à la vie du Néant.

O l'heureux jour , dit Caton , que celui où
 je sortirai de cette foule impure & corrompue,
 pour me rejoindre à cette heureuse & divine
 troupe des grandes Ames , qui ont quitte la terre
 avant moi ! L'homme passe come l'herbe des Champs,
 qui fleurit le matin , & qui le soir & séchée.

J'ai trouvé quelque part une *Apostrophe*
 d'une grande beauté , la voici : On peint
 les Sentimens d'un Home , qui dans la Con-
 templation de la Nature élève ses yeux vers
 le Ciel. *Théâtre immense* , mécriai je , où les
 Eclairs lancent leur feu, où le Tonerre gron-
 de , où les Tempêtes se déchainent , où des
 Mondes sans nombre roulent à leur aise !
 Quelle main que celle qui dans sa paume
 mesure cette vaste circonférence ! Quelle im-
 mensité que celle de cet Esre , pour qui cette
 étendue sans bornes n'est qu'un point !

Auteur de la Nature ! Tu ne cesses de ré-
 parer ses pertes; un mot, & tout se reproduit;
 après les noirs frimats , nous voions naitre
 les fleurs du Printems , & les fruits de l'Eté ,
 & de l'Automne ; ton Oeil vigilant voit mes
 besoins; ta Main bienfaisante y fournit abon-
 damment , & moi j'aurois inutilement des
 Yeux pour apercevoir, des Mains pour recueil-
 lir , un Cœur pour sentir ! Non , quand le
 Monde entier pourroit t'oublier , mon Cœur

se souviendra toujours de toi, & mon Ame te bénira ! Mais la reconnoissance de la Créature peut-elle jamais égaler les bienfaits du Créateur.

On peut dire que la Prière n'est qu'une continuelle *Apostrophe* à la Divinité ; c'est le Cœur qui y parle, & le Cœur sent plus qu'il ne raisonne ; tous ses Mouvements sont, pour ainsi dire, des exclamations, qui expriment ses desirs & sa reconnoissance. Quand une Ame tendre & sensible est agitée, son feu se comunique à la voix, & la véhémence du Discours exprime & manifeste celle de ses Sentimens.

C'est sur tout à l'occasion des grands Evénemens, des plus funestes *Catastrophes*, que les grands Mouvements sont bien placés. L'Ame émue, saisie, & come hors d'elle même s'adresse à tout ce qui se présente ; elle interroge des objets insensibles, & les choses les plus inanimées ; elle croit voir & entendre ceux que la Mort vient de moissonner de dessus la Terre. C'est ainsi qu'*Oreste* apostrophe *Pyrrhus*, qu'il vient de tuer ;

Quoi ! Pyrrhus je te retrouve encore !

Trouverai-je par tout un Rival que j'abhorre !

Percé de tant de coups, comment t'es tu sauve ?

Tiens, tiens, voilà le trait que je t'ai réservé !

Au récit de la ruine de *Lisbone*, un Orateur
E s'écrie ;

s'écrie ; Ici , quel terrible Spectacle s'offre à mes yeux ! La Terre s'ébranle jusques dans ses fondemens ; tout ce qu'elle soutenoit tombe & se renverse. Des Feux dévorans achèvent de détruire , de consumer & d'engloutir les affreux débris des Bâtimens les plus solides & les plus superbes. Les Habitans consternés & frapés de terreur, sont ensevelis dans leur ruines ou forcés à fuir leur triste Patrie. Ils implorent la Mort, dans la crainte de la Mort même. On se demande, où étoit cette Ville riche & puissante , dont le Commerce s'étendoit au loin , dont le Port servoit d'azile aux Vaisseaux de tant de Nations, qui voioit-les Vents lui apporter sur leurs ailes les Tresors du Nouveau Monde ! A peine en découvre-t-on aujourd'hui de légères traces , couvertes de Masures : Monumens de sa grandeur, ou plutôt de son néant ; tout a disparu. Cette grande Ville , qui dominoit sur la Mer , la Capitale d'un ancien Royaume, qui étendoit & faisoit respecter son pouvoir jusques dans les Indes ; cette grande Ville étoit , mais elle n'est plus. Impies qui bravés la Divinité, voies & tremblés.

Cette peinture a quelque chose de touchant & de terrible. Elle inspire cette horreur majestueuse que cause la représentation d'une belle Tragédie. Mais pour conserver l'émotion qu'elle fait naitre, il faut éviter les petits détails, qui feroient languir la narration, & qui sont l'écueil où tombent de froids Dé-

clamateurs. On ne sauroit trop se souvenir de ce Précepte : Il faut être touché soi-même, pour atendrir les autres ;

Pour m'arraeber des pleurs, il faut que vous pleuriés.

Je viens d'entendre un Prédicateur Evangélique, pénétré de cette Sage Maxime. Sa Langue est l'Interprète de son Cœur & ses Paroles sont des Sentimens. Lorsqu'on l'écoute, on croit n'admirer que l'ordre de ses Pensées, le choix & la clarté de ses Expressions, la justesse & la netteté de son Esprit & l'on se trouve éclairé, convaincu, ébranlé par tous les mouvemens que produit une Piété solide. Qui ne se sentiroit ému à l'ouïe de cette *Apostrophe*, que je ne répète même qu'imparfaitement, & qu'il prononça le jour où l'on célébroit la Fête de la délivrance de Genève ?

Ce Prédicateur, après avoir prouvé que Dieu est le Protecteur de tous les Hommes, de toutes les Nations, & en particulier, du Peuple *Juis*, s'écrie : En vous parlant de la Bonté de Dieu & de ses Graces, ne vous en faites vous pas, vous même l'aplication ? Et quel est le Peuple qu'il ait protégé & plus long tems, & d'une manière plus signalée ? Il a manifesté sa Puissance à quelques Nations, par la rigueur de ses Châtimens, nous ne la conoissions que par l'étendue de ses Bienfaits.

Je vous en prens à témoin, Journée fameuse dont nous célébrons aujourd'hui la Mémoire! Apprenés nous les merveilles de son Bras? Mais nôtre Patrie, nôtre Liberté nôtre Religion en sont les Preuves & les Monumens. Sans lui, nous serions plongés dans l'Esclavage, dans l'Idolatrie; nous serions les re-buts de la Terre. Tout nous dit, *qu'heureux est le Peuple dont l'Eternel est le Dieu.* Tandis que ses Jugemens se promènent sur la face de la Terre, & que le Tonnerre gronde de toutes parts; il fait lever sur nous un jour pure & serein. Les Fléaux passent à côté de nous & s'arrêtent sur nos têtes, come pour nous dire, *Ne craignés rien; mon pouvoir est vôtre Sauvegarde. Il est pour vous un Azile sûr & tranquile contre les complots de vos Enemis, & la fureur des Elémens. La Terre ébranlée ouvre ses Abimes & la Mer ses Gouffres profonds; mais les Ondes & les Vents irrités se briseront contre vôtre foible Nacelle, & respecteront vos fertiles Rivages. Ma Voix fait naitre le Calme dans le sein de la Tempête; je suis vôtre Pilote; ceux qui ont en moi une parfaite confiance, ceux qui m'aiment & qui me craignent n'ont rien à redouter.*



R E F L E X I O N S

Sur la Mort ❧ la Vie à venir.

TRiste & fatal Moment , qui de nôtre existence
 Viens briser les liens; fruit de nôtre Naissance,
 Juste punition qu'à tous leurs Descendans
 A transmis le Péché de nos premiers Parens;
 O *Mort* ; si de tes coups l'inevitable atteinte
 Du Mondain , du Pécheur causent la juste craintes,
 S'il voit avec horreur le Monde & ses Plaisirs
 Disparoître à ses yeux , s'enfuir à ses désirs ;
 Ppur un cœur plein de Foi , tu n'as rien d'effroyable :
 Tu le conduis au Port , où d'un Bonheur durable ,
 Délivré des dangers , qu'il eût à soutenir ,
 Il se voit pour toujours assuré de jouir.
 Non qu'aux plus Saints encor, de l'humaine foiblesse
 Un reste malheureux ici bas ne les presse :
 Trop souvent éblouis par ses attraits fâteurs ,
 De ce Monde on les voit regréter les douceurs ;
 Et nôtre Ame à son Corps fortement atachee ,
 De s'en voir arracher , craint la funeste idée.
 Dieu même , du Trépas nous parlant dans sa Loi
 Des épouvantemens l'a déclaré le Roi.
 Mais , si nôtre Nature à soi même laissée,
 Frémit à cet aspect , en paroît terrassée
 Par son Secours puissant Dieu fait la soutenir.
 Sensible à nos besoins , il daigne nous l'offrir.
 Par les plus grands motifs animant nôtre zèle ,
 Il nous promet aux Cieux une vie immortelle :
 D'inefables douceurs , des plaisirs épurés ,
 Dans cet heureux Sejour aux Bons sont préparés.
 Ces Biens qu'aux Yeux mortels cache la Providence,

Ces Biens qui font nos vœux, nôtre unique espérance,
 Meritent seuls ce nom ; seuls ils peuvent remplir
 De nos Cœurs à la fois l'attente & le desir.

Des faux biens d'ici bas l'Âme rassasie
 N'eût jamais du Bonheur qu'une trompeuse idée
 Au milieu des plaisirs l'Homme n'est point content
 Toujours un vuide affreux en trahit le neant.

Nous naissons pour mourir, nos plus belles Années
 Avec nôtre vigueur, bientôt sont terminées :

La Vieillesse survient, & dans un Corps cassé
 D'inutiles regrets retracent le passé ;

Et lors qu'enfin la Mort nous ravit la lumière,
 Elifirs, honneurs, projets, tombent dans la poussière.

L'Homme sent néanmoins dans sa fragilité,

D'invincibles desirs pour l'Immortalité :

N'est-ce donc qu'en ce Monde où nôtre Âme bornée
 Doit chercher son bonheur, remplir sa destinée ?

Du Dieu qui nous a faits les éternels desseins
 Détruiraient ils ainsi l'ouvrage de ses Mains ?

N'auroit-il dans nôtre Âme imprimé son image
 Qu'afin que du neant elle fut le partage ?

Non, non, de nôtre Dieu la parfaite Équité

La Justice, les Droits, la Suprême Bonté,

Nous sont de sûrs garants, que de nôtre durée

La mesure ici bas ne fut point renfermée,

Mais que, vainqueur du tems, soutenus par son bras,

Nous survivrons encore aux horreurs du trépas ;

Alors l'Homme endureci, confus devant sa face,

Ou l'humble Pénitent, qu'il reçoit en sa grace,

Se verront à jamais, & pour l'éternité,

L'objet de sa Justice, ou de sa Charité.

Tous les jours en effet, que formés de poussière

Par la faveur du Ciel nous passons sur la terre,

Ne sont qu'un tems d'épreuve, ou du Maître des

Cieux

Les Bons & les Méchans-confondus à nos yeux,

Eprouvent les bontés , les soins , la patience :
 Où bien souvent l'Inique , heureux en aparence,
 Des Bons trop méprisés excite les regrets ,
 Ebranle la constance , ose troubler la paix.

Ce n'est donc point ici que le Juge suprême ,
 Au Méchant qu'il déteste , au Fidèle qu'il aime ,
 Prononce leur arrêt & décide leur sort ;
 Il est donc un état qui succède à la mort :
 Oui , ce Jour doit venir , où toujours équitable
 Le grand Législateur , dans un ordre admirable
 Et rendant à chacun selon ses faits divers ,
 Fixera pour toujours l'état de l'Univers.

Du sort des Malheureux de qui l'impénitence
 D'un Dieu tout bon , mais juste , éprouve la vengeance ,
 Détournons nos regards. Que ces tristes Objets
 Dans un Peuple Chrétien ne se trouvent jamais !
 Vers l'éternel Bonheur , où nôtre Foi nous guide ,
 Vers les célestes Biens , jettons un œil avide :
 Que deviendront près d'eux tous les biens d'ici bas ?
 Quel contraste étonnant n'y trouverons nous pas ?
 Ces Biens qu'avec ardeur on chérit sur la terre ,
 Ont la fragilité come l'éclat du Verre :
 Richesse , honeurs , plaisirs , tout échape à nos Vœux ,
 Quel Mortel en tout sens se pouroit dire heureux ?
 Dans les divers états où l'Home se rencontre
 Toujours à ses desirs quelque obstacle se montre ;
 Sous le rustique Toit , sous les Lambris dorés
 Toujours des noirs chagrins les traits sont acérés.
 Je dis plus , trop souvent ennemi de lui même
 Il va dans ses projets de l'un à l'autre extrême :
 Ses desseins inconstans se chassent tour à tour
 On le verra bâtir & détruire en un jour :
 Nos propres Passions se combattent sans cesse ,
 L'une se satisfait par où l'autre se blesse ;
 C'est ainsi qu'ici bas , d'un solide Bonheur
 On chercheroit envain de goûter la douceur.

Mais : jouissant enfin d'une nouvelle Vie

Introduits dans les Cieux nôtre seule Patrie ,
 Nôtre Gloire dès lors , nôtre Félicité
 Pour leur unique borne auront l'éternité.
 Là, toujours satisfaits , sans soucis , sans alarmes ,
 Nous ne conoitrons plus les chagrins, ni les larmes;
 Les maux qui sur la terre ont sû nous affiger ,
 Exilés pour jamais , ne pourront aprocher.
 Jamais l'Inimitié , les Soupçons , ni l'Envie ,
 La Folle Ambition , la basse Jalousie ,
 Ne troubleront la paix de cet heureux Séjour.
 Toujours pour ses pareils le plus sincère amour
 Animant tous les Cœurs , unira l'un à l'autre ,
 Et leur bonheur encore augmentera la nôtre.
 Là toujours nos desirs par le devoir réglés ,
 Sans regrets , sans remors , se verront exaucés.
 Dieu fera tout en tous ; son adorable Essence ,
 A nos yeux éblouis , à nôtre Connoissance ,
 Devoit chaque jour ses célestes Décrets ,
 Les Siècles rouleront sur nos heureux progrès.
 Nous chanterons de Dieu la Louange immortelle ,
 Chaque instant accroitra nôtre amour , nôtre zèle.
 A ceux des Anges Saints nous joindrons nos Concerts,
 Et verrons à nos Chants répondre à l'Univers.
 Enfin , de tous les Biens dont peut être capable,
 Réunie à son Corps , une Âme raisonnable ,
 Voiant Dieu face à face au Séjour de la Paix ,
 Nous ferons assurés de jouir à jamais.

Pourquoi donc craindre encor, si la Foi nous éclaire,
 La fin de nôtre épreuve , un instant nécessaire ,
 Qui sur les pas sacrés de nôtre Rédempteur
 Nous conduit , nous élève au faite du Bonheur ?

A cet heureux état , cette gloire suprême ,
 Que Dieu pour ses Elûs à préparé lui même ,
 Aspirons sans relâche , & d'un Monde trompeurs
 Méprisons les attraits & la fausse douceur.

N. B. *Les Vers que l'on vient de lire ont été composés dans le cœur de l'Allemagne ; nous avons espéré que nos Lecteurs passeroient sur quelques Constractions vicieuses , en faveur des Beautés de Sentimens qui s'y trouvent.*

Nous devons aussi avertir , que dans les 8. Vers places à la fin de la p. 9. de ce Journal , il y a au 2. un défaut de quantité frappant , qui vient sans doute du Copiste ; mais nous avons mieux aimé le donner tel qu'il étoit , que de risquer , en le changeant , d'affoiblir l'idée de l'Auteur.



E X T R A I T

D'une Lettre de N A N C I du 4. Décembre 1755. à l'occasion de la Statue Pédestre érigée à L O U I S X V.

DES l'Année 1752. S. M. Pol. Duc de Lorraine & de Bar , avoit conçu le dessein de faire élever ici à S. M. F. C. un Monument de sa tendresse. Nôtre Auguste Souverain a dressé lui même à cet éfet le Plan d'une Place dont l'exécution répond à la grandeur du sujet. Les Edifices qui l'environnent, sont d'une simétrie parfaite. Celui du fond est destiné à l'Hôtel de Ville & ceux qui se trouvent à droite & à gauche forment 4. Pavilions. La Place est terminée par un Corps de

Batimens à un étage , qui forme une Rue de communication de la *Ville-Neuve* à la *Ville-Vieille*. Au fond de la Rue est un Arc de Triomphe , composé de 3. Portiques. Dans les 4. Angles de la Place , dont l'extérieur est décoré d'une Architecture d'Ordre *Corinthien*, en Pillastres , on a mis 4. grands Grillages sur un Plan ceintré. Les 2. du fond forment chacun un grand Portique & deux petits. Le Portique du milieu est une Cascade , où l'on voit *Neptune* , sur son Char , tiré par des Chevaux marins , aiant d'un côté un Fleuve & une Naiade & de l'autre un Dragon. Toutes les Eaux que jettent ces différentes Figures se répandent en nape dans un vaste Bassin. Les Fontaines des petits Portiques sont ornées de Groupes d'Enfans , qui jouent avec des Poissons. Les deux autres grands Grillages forment deux espèces de Portes *Flamandes* de 22. pieds d'ouverture , destinées à donner entrée à 4. Rues. Au milieu de la place s'élève un Piédestal de Marbre blanc , sur lequel est la Statue Pédestre de *LOUIS XV.* en Bronze , habillé à la *Romaine* , cuirassé & revêtu du Manteau Royal. Cette Figure est de 11. Pieds de haut. Quatre bas reliefs , aussi de Bronze , décorent les 4. Faces du Piédestal : Le premier représente le *Mariage du Roi Très-Chrétien* ; le second , la *Paix conclüe à Vienne* ; le troisième , la *Prise de Possession de la Lor-*

raîne ; le quatrième , l'*Academie des Sciences & Belles-Lettres établie à Nanci*. Aux 4. Angles du Piedestal , sont 4 Figures Colossales, qui représentent la *Prudence*, la *Justice*, la *Valeur* & la *Clémence*.

La Journée de la Dédicace de cette Statue avoit été fixée au 26. du Mois de Novembre dernier. Jamais Fete ne fut plus belle ni plus auguste. Représentés vous, *Monsieur*, toute la Majesté de ce Spectacle, dans le moment qu'on enleva le Voile, qui couvroit la Statue & que le Héraut d'Armes proclama la Dédicace de ce Monument, au bruit de l'Artillerie, des Salves & des Instrumens.

Ce fut peu de momens après, que M. le Comte de *Tressan* * fut admis à prononcer le Discours qu'il adressa à S. M. Pol. sur la Solennité, & donc voici l'Extrait.

,, Sur

* Le Comte de *Tressan*, Lieutenant Général des Armées du Roi, Grand-Maréchal des Logis du Roi de *Pologne*, Commandant en *Toulois*, *Barois* & *Lorraine Françoisise*; Membre des Académies Royales des Sciences de *Paris* & de *Berlin*, des Sociétés Royales de *Londres*, d'*Edimbourg*, de *Nanci* & de *Montpélier* & de l'*Académie des Belles Lettres de Caen*.

„ Sur un Trône ou V Ô T R E M A J E S T E'
 „ nous rapelle sans cesse la Sageſſe de *Li-*
 „ *curgue*, & la Bienfaiſance de *Titus*, Elle
 „ paroît vouloir ſuſpendre les reſpects & les
 „ vœux que nos Cœurs aiment à lui offrir ;
 „ Elle ne s'occupe dans ce grand Jour que de
 „ la Gloire de LOUIS ; Elle nous anime à
 „ la-célébrer ; Elle nous en done l'exem-
 „ ple, & cette pompe ſolemnelle nous
 „ retrace les triomphes de *Paul Emille* &
 „ de *Sipion*.

„ Mais, SIRE, les Fêtes préparées par un
 „ Peuple, Vainqueur des plus grands Rois ;
 „ ces Fêtes furent toujourns troublées par
 „ le bruit des Chaines & par les gémiffe-
 „ mens des Captifs ; ſouvent elles conſter-
 „ nérent la Nature & l'Humanité ; ſouvent
 „ on vit le Sage frémir & leur refuſer ſes
 „ regards.

„ Un Spectacle bien différent rasſemble
 „ aujourd'hui vos Sujets fortunés. LOUIS
 „ reçoit ici des hommages dignes du Pacifica-
 „ teur de l'Europe. Ses Trophées, les Ima-
 „ ges de tant de Provinces & de Villes con-
 „ quifes, de tant de Fortereſſes détruites,
 „ ſont voilées par les mains de la Paix ; tout
 „ concourt, tout contribue à la ſplendeur de
 „ cette auguſte Fête. Une joie pure remplit
 „ tous les Cœurs ; une Cour brillante, un
 „ Peu-

„ Peuple heureux, le Citoïen & l'Etranger
 „ font également éclater leurs transports!

„ Que ces vœux ardens, ces cris de joie ;
 „ que ces expressions naïves de l'admiration
 „ & de l'amour, s'élèvent jusqu'au Trône
 „ de V. M. Que ce Jour à jamais célèbre
 „ dans les Anales de l'Univers, rende la
 „ Gloire de LOUIS & celle de STANISLAS
 „ inféparables! Que gravés & réunis sur
 „ le même bronze, leurs Images & leurs
 „ Noms passent ensemble à l'Immortalité!

L'Orateur fait ici une réflexion intéressante & bien flateuse pour la vraie Gloire.

„ Le Tems fuit, il entraîne, il renverse
 „ dans sa Course rapide les Monumens les
 „ mieux affermis: Il couvre de sable ces fastueuses
 „ Pyramides. . . . Il cache sous l'herbe ces monstrueux Colosses que *Neron*
 „ crut faire passer à la Postérité. . . &c. . .
 „ Cependant au milieu des ruines de la Capitale du Monde, malgré la fureur des
 „ Barbares & les ravages des Tems, il semble qu'une Divinité se plaise à soutenir de sa
 „ Main, les Monumens consacrés aux Bienfaiteurs de la Terre! Les Colones de *Trajan*
 „ & d'*Antonin* subsistent encore; on contemple avec une sorte de respect &
 „ d'amour l'Arc de triomphe de *Titus*, & la
 Sta-

„ Statüe de *Marc-Aurèle* sera toujours le plus
 „ bel Ornement du Capitole *.

„ Quel Augure plus certain & plus cher
 „ à nos Cœurs pour les Monumens que V.
 „ M. consacre en ce Jour ! Toutes les Ver-
 „ tus se rassemblent pour en affermir la
 „ base. Elles paroissent élever de leurs Mains
 „ la Statüe d'un Héros qu'elles ont formé ;
 „ leur présence nous devient sensible : Elles
 „ pénètrent nos Ames , elles unissent tous
 „ nos vœux. O Jour à jamais mémorable !
 „ Jour heureux , si digne du beau Règne de
 „ *Stanislas* ! Tu resserres encore les Nœuds
 „ sacrés qui réunissent les *François* & les
 „ *Lorrains* ! Tu rapelles sous le même Em-
 „ pire une Nation, que nos Rois durent tou-
 „ jours regretter !

„ Nation illustre & toujours passionnée
 „ pour vos Maitres ! Le Ciel récompensoit
 „ leurs Vertus ; il surpassoit vos Espérances,
 „ lorsqu'il écouta les vœux que vous for-
 „ miés pour leur Gloire ! L'Eternel qui
 „ couronne , éteint ou change à son gré les
 „ *Dynasties*, éleva sur le Trône des Césars
 „ cette Maison si féconde en Princes magna-
 „ nimes ; & le meilleur des Citoyens , un
 „ Sage couronné , le Pacificateur de sa Pa-

* Les seuls Monumens entiers de l'Ancienne Ro-
 me, qui subsistent aujourd'hui, sont ceux qui sont ici
 rapportés.

„ trie , le Bienfaiteur de la V^ôtre , STANIS-
 „ LAS vous fut acordé.

„ Non ce n'étoit plus à la Victoire à faire
 „ briller sur vos Remparts les Lys si
 „ souvent unis aux Allérions; l'Himen & la
 „ Paix , les Traités les plus solennels se réu-
 „ nissent pour vous les rendre aussi chers,
 „ qu'ils sont respectés ; c'est STANISLAS qui
 „ les élève aujourd'hui dans vos Murs; c'est
 „ ce Prince vertueux , éprouvé par les re-
 „ vers , toujours Grand dans l'une & l'au-
 „ tre Fortune , cher à la Religion , ami des
 „ Arts & de l'Humanité ; c'est le Père de la
 „ Lorraine qui vous apelle aux pieds du
 „ Monarque de la France ; c'est STANIS-
 „ LAS qui vous met sous la protection de
 „ LOUIS , & qui lui répond de v^ôtre fidéli-
 „ té. Tous les deux vous annoncent,
 „ tous les deux vous assurent que les mêmes
 „ Loix , les mêmes soins Paternels veille-
 „ ront à jamais sur vous , sur vos Enfans &
 „ sur vos derniers Neveux.

„ Antique *Austrasie* , Apanage des Fils de
 „ nos premiers Rois , tu n'as plus à craindre
 „ de tristes vicissitudes ; la France heureuse
 „ & réunie sous l'Empire des *Bourbons* ,
 „ voit régner hors de ses plus anciennes li-
 „ mites les Augustes Rejettons de LOUIS Le
 „ Grand ; mais elle ne conoit plus ces par-
 „ tages dangereux , qui divisant un Etat , en

„ énervent quelquefois la puissance', & me-
 „ nacent toujours des plus cruelles révolu-
 „ tions , les Provinces aliénées qui s'en
 „ séparent.

„ Des Frontières encore moins redou-
 „ tées par leur Places formidables, que
 „ par le Monarque puissant qui fait les faire
 „ respecter ; ces Barrières impénétrables af-
 „ furent ta Tranquilité , ton Commerce , tes
 „ Villes & tes Moissons. Des Traités so-
 „ lennels & scellés de l'aveu de toute l'Euro-
 „ pe garantissent tes derniers Engagemens ;
 „ la Force ne peut rien aujourd'hui contre
 „ tes Sermons écrits déjà dans les Cieux.

„ Jouis de ton bonheur ! Vois le La-
 „ boureur cultiver sans crainte tes fertiles
 „ Campagnes, les Muses & les Arts habiter
 „ & décorer tes Villes ! Vois ces Rem-
 „ parts ouverts & couronnés par des Arcs de
 „ Triomphe ! Vois ces Bastions s'aplanir &
 „ devenir des ornemens pour ta Capitale * !
 „ Tout respire ici les douceurs de la Paix ;
 „ tout annonce aux yeux de l'Etranger ,
 „ & la fidélité de tes Peuples , & la confian-
 „ ce de ton Souverain.

* On a ouvert le milieu d'une Courtine , pour y
 placer l'Arc de Triomphe ; les Orillons des Bas-
 tions ont été enlevés , & font place à deux Fontai-
 nes magnifiques. Un autre Bastion sert de Pro-
 menade publique.

„ Contemples cette Statue du plus juste
 „ & du plus aimé des Rois. Les Muses,
 „ la Justice, les Arts & l'Abondance en-
 „ tourrent la Place où STANISLAS vient de
 „ l'élever *; c'est dans cette Place, dans cette
 „ vaste Carrière **, que les Jours de Fête
 „ vont se multiplier pour toi. Tu verras tes
 „ Peuples s'y rassembler pour célébrer les
 „ Bienfaits de STANISLAS, les Victoires de
 „ LOUIS & la Naissance de leurs Augustes
 „ Enfants.

„ Au milieu de ces Monumens de l'amour
 „ de ton Roi, sous ces Portiques embellis
 „ & consacrés par les attributs de LOUIS,
 „ tes Citoyens viendront se délasser de
 „ leurs travaux, & s'entretenir de leur
 „ bonheur †: C'est ici que la Nation trou-
 „ vera toujours des secours présens dans les
 „ malheurs publics; tout est prévu par la
 „ Sagesse de STANISLAS; tout est assuré par

F

„ ses

* Le Palais de la Cour Souveraine, celui de PHO-
 tel de Ville, ceux de l'Académie, des Marchands,
 du Concert & des Spectacles entourent la Place
 Royale.

** Cette Carrière immense, aujourd'hui très dé-
 corée, servoit autrefois aux Joutes & aux Carroufels;
 & conservé l'ancien nom de Carrière

† *O Meliba, Deus tuis hoc bene fecit.*

» ses soins les plus tendres, & nul Membre
 » de l'Etat ne doit plus craindre de demeu-
 » rer inutile ou malheureux.

» Ah ! Grand Roi, qu'il est doux de vous
 » obéir ! Qu'il vous est aisé de faire naître
 » les Talens, & délever les Ames ! Que
 » votre Génie supérieur conoit bien le grand
 » Art de former des Sujets utiles pour vos
 » Augustes Descendans.

» A peine les Nations voisines pourront elles
 » croire ce que nous voions exécuter sous
 » votre Règne; on les entendra s'écrier avec
 » surprise, en admirant ces Ouvrages ou
 » brillent la magnificence & le goût du Siè-
 » cle d'AUGUSTE. *Nul Etranger ne fut*
 » *appelé pour les construire & pour les em-*
 » *bélir; tous les Ornaments qui les décorent*
 » *furent une source de Richesses pour les*
 » *Lorrains; éclairés par STANISLAS, ses Su-*
 » *jets parviennent à la perfection de tous les*
 » *Arts, & les Trésors prodigués pour ces Ou-*
 » *vrages immenses, ne sortirent point de l'in-*
 » *térieur de ses Etats. C'est ainsi, diront-elles*
 » *encore, que l'Emulation l'Industrie & l'a-*
 » *mour du Travail naissent sous l'Empire des*
 » *Grands Rois; c'est ainsi que les Richesses*
 » *d'une Nation s'accroissent par les soins pré-*
 » *voians du Sage.*

De l'Emulation des Arts, L'Orateur passe
 à celle des grands Exploits, qui sont ou doi-

vent être la tâche des plus grands Noms. Il
 flate ici les Seigneurs Lorrains de participer
 aux Faveurs de LOUIS come à sa Gloire.

„ Déjà les Noms inscrits depuis tant de
 „ Siècles dans les Fastes de l'*Austrasie*, pa-
 „ rurent la Liste des Chefs de nos Guerriers ;
 „ nos Cohortes les plus formidables s'hon-
 „ norent de voir à leur tête les Neveux de
 „ ces braves Chevaliers, qui combattirent
 „ sous les ordres de *Godefroy* * Déjà
 „ la Cour de LOUIS voit les Lorrains parta-
 „ ger avec nous les regards, & les faveurs
 „ de ce grand Roi. Ils accourent aux pieds
 „ de notre Auguste Reine, ils jouissent
 „ du bonheur de la voir & de l'entendre :
 „ Ils adorent avec nous les Vertus célestes &
 „ toujours aimables, que le Ciel, prodigue
 „ pour elle de ses Trésors, se plaît à verser
 „ dans une si belle Ame.

„ Ils cherchent, ils aiment à reconnoître
 „ les traits chéris de leur Bienfaiteur dans ce
 „ grand Prince, que l'Esprit de Sagesse éclai-
 „ ra dès l'Enfance, & dont les premiers pas
 „ dans les sentiers de la Gloire l'annoncèrent
 „ à l'Univers come le digne Fils d'un Hé-
 „ ros ; suivant LOUIS dans ses Campagnes,
 „ marchant à ses côtés dans les Batailles.

F 2

„ in-

* Les anciens Chevaliers Lorrains se sont fort distingués dans les anciennes Croisades.

„ intrépide come lui dans les Périls , come
 „ lui moderé dans la Victoire ! Heureux
 „ Fils ! Heureux Epoux , Père fortuné ; ce
 „ Prince Auguste est l'amour , il est sans
 „ cesse l'exemple des fidèles Sujets de LOUIS.
 • Tout François reconoitra Mgr. le DAU-
 PHIN dans les traits nobles , animés &
 hardis, que nous ofre cette peinture.

„ A leur vûe, au milieu d'une Cour parée
 „ par cette Auguste Famille qui rassemble les
 „ graces les plus touchantes & les Vertus
 „ les plus sublimes.
 „ A l'aspect des Honneurs , & des Recôm-
 „ pences qui nous atendent ; aujourd'hui
 „ Membres d'un Etat libre & florissant,
 „ gouverné par le plus grand & le plus aimé
 „ des Maitres; on entend les Lorains s'écrier
 „ avec nous : *Que nos Sermens nous sont*
 „ *chers & sacrés ! Que nos Liens sont doux :*
 „ *Ils ne se font sentir que par nôtre bonheur.*
 : „ Telle est la voix du Cœur, ce cri si ten-
 „ dre de la Nature, que l'amour seul peut
 „ exciter. Tels sont les transports que nous
 „ font éprouver nos Maitres , lorsque nous
 „ aprochons de leur Personne Sacrée : Mais
 „ qui pourroit exprimer ceux de nôtre Ame,
 „ lorsque nous les voions combatre à nôtre
 „ tête , & voler à la Victoire ? Tout nôtre
 „ Sang enflammé dans nos Veines , brule
 „ alors de se répandre pour eux.

„ Aujourd'hui prêts à voler au premiers
 „ signal de LOUIS, je l'avoûe, SIRE...
 „ peut-être une trop grande ardeur nous fait
 „ elle désirer de le recevoir; mais digne
 „ Image de la Divinité, le Vainqueur de
 „ Fontenoi ne lance qu'à regret son Tonner-
 „ re; tel que HENRI IV. dans le feu des
 „ Combats; mais humain come lui dans le
 „ sein de la Victoire, désintéressé dans la
 „ Paix, fidèle à la foi des Traités, LOUIS
 „ par la douceur de ses regards, tempère
 „ le beau feu qui nous anime; nous n'osons
 „ former de vœux que pour les desseins que
 „ sa haute Sagesse lui fait concevoir. Sou-
 „ mis, pénétrés de confiance, pourrions
 „ nous douter que ce Héros ne sache main-
 „ tenir la plus ancienne Monarchie de l'Eu-
 „ rope, dans toute sa Gloire, & la réputation
 „ & le bonheur dont jouit une Nation belli-
 „ queuse sous son Empire,

„ Mais (continue M. de Tressan) ne
 „ troublons point par l'Image d'une Guère,
 „ que des Troupes aguerries & disciplinées,
 „ que des Trésors immenses, que la Sages-
 „ se, des Conseils & des Projets, & que l'Ex-
 „ périence & l'Audace des Généraux de
 „ LOUIS, rendroient glorieuse à ses Ar-
 „ mes... Ne troublons point les Aziles sa-
 „ crés où STANISLAS veille sans cesse au

21 bonheur de l'humanité. Qu'il y goûte le
 22 plaisir si pur pour les grandes Ames de
 23 voir des Enfans heureux dans ses Sujets!
 24 Que les Muses, enrichies par ses Dons &
 25 par ses travaux, obéissent à sa Voix. Qu'el-
 26 les célèbrent LOUIS dans leurs Concerts!
 27 Que leurs Fleurs immortelles s'entrelacent
 28 avec les Palmes de ce Héros! Que leurs
 29 Lyres, que leurs Trompettes laissent quel-
 30 quefois entendre autour de sa Statue les
 31 sons champêtres de nos Peuples heureux,
 32 & que des cris de joie, mille fois répétés,
 33 portent jusques à l'Eternel les Vœux ar-
 34 dens que nous formons pour nos Maîtres!
 35 Tel fut le Discours de cet Illustre Orateur.
 Il lui eût été difficile de dire plus, de dire
 mieux ou de dire moins au pied du Trône
 de STANISLAS & de la Statue de LOUIS XV.
 Mr. le Comte de *Tressan*, le prononça
 avec tant de graces & de sentiment, que
 bientôt on vit couler les larmes de notre
 Monarque: L'Orateur à son tour, vive-
 ment ému, se sentit couper la Voix & eût
 peine à prononcer les dernières paroles. Le
 Roi avoit préparé une courte Réponse; mais
 il s'écria; *Mon chér Tressan, vous me fermez la*
Bouche en m'ouvrant le Cœur. M. de *Tressan*
 se jetta à ses Genoux, pour les embrasser,
 mais cet adorable Prince l'atira dans ses Bras

& l'y tint ferré quelque tems. Ce moment fut d'autant plus beau pour M. de Tressan, qu'avec les tendres Expressions de son Roi, il emporta les Suffrages & les Aplaudissemens unanimes de l'illustre Assemblée qui l'environoit. Jugés sur tout, *Monsieur*, combien cet Acte de bonté a augmenté la Gloire de ce Prince, qui mériteroit d'être élu par les Sages, come il le fut deux fois par ses Compatriotes, de ce Prince, qui se fait honneur d'être Home & qui fait honneur à l'Humanité. Tels sont les Sentimens qu'il a puisé dans le sein de la République. C'est dans ces Etats libres, que le Cœur se forme aux Vertus sociales, & aux Devoirs respectifs qui lient le Genre-Humain.

Je m'assure, *Monsieur*, que vous aurez trouvé dans cette Harangue, la Sageffe, qui en fait la Force, & la Chaleur qui en est la Vie; beaucoup d'Esprit & de Génie rendu touchant & intéressant par l'Eloquence du Cœur; une Elocution digne du sujet & qui donnera infailliblement une idée brillante de l'Orateur, de son Héros & de notre Siécle.

Le 27. la Place-Roiale de cette Ville fut superbement illuminée, suivant l'Ordre de l'Architecture. On présenta au Roi une Médaille d'Or, qui porte d'un côté la Tête de S. M. Pol. avec cette Inscription: STANISLAUS I. Rex Poloniae, Magnus Dux Lithuaniae, Lotharingiae & Barri. Au revers est la

Statue Pedestre de LOUIS XV. sur son Piédestal, avec cette Légende: *Utriusque immortalitati*: Et pour Exergue, *Civitas Nanceiana MDCCLV*. En recevant cette Médaille, S. M. dit au Magistrat: *Messieurs, sur ce Médailon est mon Efigie, mais les vôtres sont gravées dans mon Cœur*. On tira ensuite un magnifique Feu d'Artifice. Cette Fête a été générale dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs de la Lorraine & du Barrois.



P R I X

Proposez par l'Académie Roiale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de TOULOUSE pour les Années 1756. 1757. 1758.

LA Ville de Toulouse, célèbre par les Prix qu'on y distribue depuis longtems à l'Eloquence, à la Poésie, & aux Arts, voulant contribuer aussi aux progrès des Sciences & des Lettres, a, sous le bon plaisir du Roi, fondé un Prix de la valeur de Cinq cents Livres, pour être distribué tous les Ans par l'Académie Roiale des Sciences, Inscriptions & Belles Lettres, à celui qui, au Jugement de cette Compagnie, aura le mieux traité le Sujet qu'elle aura proposé.

Le Sujet doit être alternativement de Mathématique, de Médecine, & de Littérature.

Le Sujet proposé pour le Prix double de l'Année 1755. étoit *l'état des Sciences & des Arts à Toulouse, sous les Rois Visigots; & quelles furent les Loix & les Mœurs de cette Ville, sous le Gouvernement de ces Princes.*

Quelques uns des Ouvrages présentez, contiennent des Recherches & des Conjectures, qui auroient pû mériter le Prix, si elles avoient été suffisamment dirigées, vers les principales parties du Sujet proposé, & si les Auteurs eussent eû soin d'en tirer tous les avantages, qui pouvoient en résulter; mais leurs négligence à ces deux égards, a déterminé l'Académie, à réserver encore ce Prix double, pour le joindre à celui de 1758. qui sera de L. 1500. & pour lequel elle propose de nouveau le même Sujet. Ceux qui composeront pour ce Prix, doivent s'attacher à déterminer avec le plus de clarté & de solidité qu'il sera possible, l'état des Loix, des Mœurs, des Sciences & des Arts à Toulouse, & dans l'étendue du Roiaume, dont cette Ville fut la Capitale, sous les Rois Visigots.

Lors que les Savans furent informez que le Sujet du prix double de 1756. seroit encore de *déterminer la Direction & la forme la plus avantageuse d'une Digue, pour qu'elle résiste avec tout l'avantage possible, à l'effort des Eaux, en aiant égards aux diverses manières dont elles tendent à la détruire,* il furent avertis

que l'Académie n'a pas moins en vûe, les Diques destinées à élever les Eaux, ou à changer leur direction, que celles qui ont pour objet de défendre les bords de la Mer, ou ceux des Rivières.

Quant au Prix triple de 1757. qui a pour Sujet la Théorie de l'Ouïe, les Savans furent avertis l'Année dernière, que l'Académie, en priant les Auteurs de se renfermer dans le Sujet proposé, demande principalement une exposition exacte & prouvée des fonctions de chaque partie de l'oreille, pour la perception du son.

Les Auteurs qui ont déjà remis des Ouvrages sur ces Sujets, pourront les présenter de rechef, après y avoir fait les changemens qu'ils jugeront convenables.

Les Savans sont invités à travailler sur ces Sujets, & mêmes les Associez étrangers de l'Académie. Ses autres Membres sont exclus de prétendre au Prix.

Ceux qui composeront sont priez d'écrire en François, ou en Latin, & de remettre une Copie de leurs Ouvrages, qui soit bien lisible, surtout quand il y aura des Calculs algébriques.

Les Auteurs écriront au bas de leurs Ouvrages une Sentence ou Devise, sans y mettre leur Nom. Ils pourront y joindre un Billet séparé & cacheté, qui contienne la même

Sentence ou Devise avec leur Nom, leurs Qualitez, & leurs Adresse. L'Académie exige même qu'ils prennent cette précaution, lors qu'ils adresseront leurs Ecrits au Secrétaire. Ce Billet ne fera point ouvert, si la Pièce n'a remporté le Prix.

Ceux qui travailleront pour le Prix, pourront adresser leurs Ouvrages à Mr. l'Abbé De Saps, Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui faire remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse. Dans ce dernier cas, il en donnera son récépissé, sur lequel sera écrite la Sentence de l'Ouvrage avec son Numéro, selon l'ordre dans lequel il aura été reçu.

Les Paquets adresses au Secrétaire doivent être affranchis de port.

Les Ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier Janvier des Années pour le Prix desquelles ils auront été composés.

L'Académie proclamera dans son Assemblée publique du 25. du Mois d'Août de chaque Année, la Pièce qu'elle aura couronnée.

Si l'Ouvrage qui aura remporté le Prix, a été envoyé au Secrétaire en droiture, le Trésorier de l'Académie ne délivrera ce Prix qu'à l'Auteur même, qui se fera connaître, ou au Porteur d'une Procuration de sa part. S'il y a un récépissé du Secrétaire, le Prix sera délivré à celui qui le représentera.

LIVRES NOUVEAUX.

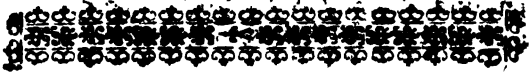
DISCOURS sur l'Irréligion, où l'on examine ses Principes & ses Suites funestes, opposés aux Principes & aux heureux Efets du Christianisme. Par Mr. le Baron de HALLER, Président de l'Académie Roïale des Sciences de Gottingue; Conseiller Aulique de S. M. le Roi d'Angleterre, & du Conseil Souverain de la République de Berne &c. &c, traduit de l'Allemand Par Mr. SEIGNEUX DE CORREYON, Membre Correspondant de l'illustre Société d'Angleterre, pour l'Avancement du Christianisme &c. avec des Notes du Traducteur. A Neuchâtel chez Sinnet, Libraire, 1755.

L'Ouvrage, dont nous venons de rapporter le Titre, est un petit 8vo. de 98. pages, outre une Préface du Traducteur qui en contient 15. Il est imprimé sur de très beau Papier & en beaux Caractères. On ne peut guères donner un Extrait de cette Brochure, qui est écrite avec beaucoup de précision & de force. Le Nom célèbre de son Auteur en fait un éloge bien au dessus, de tout ce que nous pourrions en

en dire. M. Seigneux, qui l'a traduite, est aussi fort connu & d'une façon très avantageuse dans la République des Lettres. On voit que l'Auteur & le Traducteur sont animés du même Esprit & que c'est un vrai amour pour la Religion & pour la Société qui a conduit leurs Plumes. Il est fâcheux qu'il s'y soit glissé plusieurs fautes d'Impression, qui défigurent le Sens en quelques endroits.

IL a paru à GENEVE, sur la fin de l'Année dernière, un Livre qui pourra être très utile à la Jeunesse. Il est intitulé: *PRINCIPES GENERAUX, à la portée de toutes sortes de Persones, pour apprendre l'Orthographe sans savoir le Latin; par Jean Isaac DURANT, Régent au Collège de Genève. Chez Pierre Pellet, Imprimeur.*

Ce Livre, outre la Préface & une Dédicace à M. LULLIN, Recteur de l'Académie de Genève, contient 82. pages in 8vo. Il est imprimé sur de beau Papier colé & en gros Caractères.



S U I T E

De la PROMENADE DE PROVINCE & fin de
l'Histoire de MONTVILLERS.

MONTVILLERS enchainé avec plusieurs misérables, s'abandonna aux Réflexions les plus douloureuses. Il se représenta la cruauté de son Père, ce qu'il perdoit, ce qu'il a voit devenir, & ces idées agirent avec tant de violence sur son Esprit, qu'elles y mirent un désordre inconcevable. Il jugea qu'il n'avoit point d'autre ressource, dans cette extrémité, que la mort; & résolut de se laisser mourir de faim. Il avoit déjà passé deux jours, sans prendre aucune nourriture; mais le jeune *Anglois*, que vous avez vû avec eux; & qui étoit pour lors Compagnon de son infortune, comprit à son extrême abattement, qu'il étoit plus malheureux que coupable. Il entreprit de le consoler. Il lui présenta quelques rafraichissemens, qui furent d'abord refusés; il le pressa, il le pria: *Je ne doute pas, lui dit-il, que vous ne soiez excessivement à plaindre; je veux même croire, que vous l'êtes autant que moi. Cependant il est des maux encore plus redoutables, que tous ceux que nous éprouvons dans cette Vie, &*

dit on se rend dignes, en entreprenant d'en
 honner soi-même le cœur. Peut-être le Ciel ;
 qui ne veut que vous éprouver pendant que
 vous vous revoltés contre ses Décrets &
 vous prépare des secours qui vous sont in-
 connus. Acceptés, je vous en conjure, ces Ali-
 mens, que vous présente un Home, qui s'intresse
 à votre vie.

Montvilliers, qui n'avoit fait aucune aten-
 tion à tout ce qui l'environoit ; examina celui
 qui lui parloit ainsi. Il remarqua dans son
 air quelque chose de distingué & de préve-
 nant, & trouva quelque douceur à l'entre-
 tenir. Il se laissa persuader ; il lui raconta
 son histoire ; & quand il eut fini son récit,
 il le pressa d'imiter sa franchise, ce que le
 jeune Anglois fit en ces termes.

L'ANGLETERRE est ma Patrie, & mon
 Nom est *Tumbfirk*. Mon Père qui s'a-
 pelloit Milord K. devenu Veuf & mé-
 content de la Cour ; se retira dans ses Ter-
 res, qui sont dans le Comté de *Dévonshira*.
 Ce fut là qu'il devint amoureux de la Fille
 d'un simple Gentilhomme, réduit à la dernière
 nécessité. Elle étoit belle. Si sa misère le
 toucha, sa Vertu excita son Admiration. Il
 prit le parti de l'épouser avec toutes les for-
 malitez nécessaires, mais le plus secrète-
 ment qu'il lui fut possible, parce qu'il

craignoit les Enfans de son premier Lit, qui étoient au nombre de trois. Je suis le seul Fruit de ce Mariage, ma Mère étant morte en me mettant au Monde. Mon enfance n'a rien eû d'extraordinaire. J'ai été élevé dans un Colège, jusqu'à l'âge de seize ans. J'allois souvent voir Milord K..... que je regardois côme un Ami, qui vouloit bien prendre soin de moi; du reste j'ignorois à qui je devois la naissance.

Je fus surpris un jour de ce qu'on vint me chercher de sa part avec précipitation. J'arrivai & je le trouvai à l'extrémité. Il fit sortir tout le Monde de sa Chambre, & m'ayant fait approcher de son Lit; *Je me meurs*, me dit-il, d'une voix foible; *mais écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous êtes mon Fils. Voici*, ajouta-il, en me présentant des Papiers, *les Pièces qui le justifieront. Vous avez des Frères puissans, qui refuseront peut-être de vous reconnoître. Défiez vous surtout de votre ainé, & agissez en avec lui, come avec un home de qui vous avez tout à craindre. Voici pour le Baron de W... le plus jeune de vos Frères, une Lettre qui pourra l'atendrir en votre faveur. En voilà une autre pour votre Sœur, qui est mariée au Duc de M.... Embrassez moi mon Fils*, poursuivit-il, en s'atendrisant; *puisse le Ciel Protecteur de l'Inocence, vous tenir lieu de Père!* Je reçû la Bénédiction, en pleurant

amèrement ; il mourut une heure après, entre mes bras. Sa perte me causa une vive douleur ; je l'aimois véritablement , & la considération de l'état où il me laissoit , ne servit pas à me consoler. Je n'avois du côté de ma Mère, que des Parens éloignés , que je ne conoissois point. Je me regardai come un Home isolé , qui ne tenoit à rien , & qui avoit tout à craindre. Mourir , c'est un sort inévitable , me dis-je , il faudra toujours en venir là, après avoir essuié bien des traverses. Je puis me les épargner, en finissant ma triste vie, mais je veux que ma mort soit utile à ma Patrie ; c'est au milieu des hazards que je dois la chercher. Nous étions alors en Guerre avec la *France* ; je m'engageai dans un vieux Corps de Cavalerie, bien résolu de vendre chèrement ma vie. Je me rendis au lieu où l'Armée étoit assemblée. J'avois toujours dans mon Porte-Feuille les Papiers que mon Père m'avoit donés. A peine fus-je arrivé , que j'appris que l'Officier qui comandoit, étoit le Comte de Y. . . . Frère unique de feu mon Père. Je ne l'avois jamais vû , parce qu'ils étoient mal ensemble depuis longtems : Cela ne me donna aucune envie de lui découvrir mon Secret.

Cependant le Capitaine de la Compagnie, où j'étois enrolé, étoit un Home violent, emporté, brutal, & généralement hai. J'avois

que je ne cèdois à personne ma part de cette aversion. Il me rencontra un jour avec quelques Officiers, qu'il n'aimoit pas. Il voulut me dire quelque chose. Sa vue seule étoit capable de m'émouvoir. Je lui répondis avec hauteur. Il se mit en devoir de me punir de ma témérité, par quelques Coups de plat d'Épée. *Voions*, lui dis-je, en tirant la mienne, *si tu as autant de cœur que de brutalité*. Je le pouffai vivement, mais on nous sépara. Mon crime étoit irrémissible; aussi fus-je condamné à avoir la tête cassée, dès le même jour.

Quelque indifférence que j'eusse pour la vie, je ne pus me défendre d'un violent frissonnement, en songeant que je n'avois plus que quelques heures à vivre. Une ressource me restoit; c'étoit de me faire connoître au Comte de Y. . . . Mais comment y parvenir? A qui m'adresser? Plusieurs de mes Amis vinrent pour me voir, mais on ne voulut pas leur permettre de me parler. Un Officier de considération, qui m'aimoit, demanda cette grace, qu'on ne put pas lui refuser. *Le Ciel*, lui dis-je, en l'apercevant, *vous envoie sans doute ici pour me sauver la Vie, mais il n'y a point de tems à perdre. Je suis le Neveu du Comte de Y. . . . J'ai sur moi de quoi le prouver*. L'Officier ne pouvant se figurer que cela fut vrai, demanda à voir mes papiers. Je ne fis aucune difficulté de les lui montrer.

Il y reconut la vérité & courut avec empressement à la Tente du Comte de Y. . . . après avoir donné ordre à ceux qui me gardoient, de diférer l'exécution jusqu'à son retour.

Cependant l'heure de me conduire au supplice aprochoit. Le Régiment étoit déjà assemblé, & mon lache Capitaine, qui se douta qu'on travailloit à me sauver; éloigna, sous divers prétextes, ceux qui me gardoient, & qui avoient reçu l'ordre de diférer; il me fit aussi tôt conduire au lieu où je devois perdre la Vie. Je vis bien alors qu'il n'y avoit plus de salut à espérer. On me banda les yeux. Quels funettes aprêts, & quelle horrible situation! Tout mon Sang se retira autour de mon Cœur, mon Esprit ne m'ofroit plus que des pensées confuses, je crus sentir le coup, qui devoit faire sortir mon Ame de sa triste prison. Mais un moment après, la vue me fut rendue, & je vis auprès de moi cet Officier, qui paroissoit fort en colère du mépris que l'on avoit fait de ses ordres. Un rayon d'espérance coula dans mon sein, & me rendit la respiration que j'avois perdue. Je n'étois pas encore parfaitement revenu à moi même, lors que je me trouvai devant le Comte de Y. . . . Je me laissai tomber à ses genoux, & ne pouvant trouver de Langue ni de Voix, je lui présentai les Pièces justificatives de ma naissance, sans en excepter la

Lettre de mon Père, adressée au Baron de W... Il lut le tout avec émotion, & venant à moi, il m'embrassa en me disant, *Vous êtes le Fils de mon Frère, je ne puis en douter, mais je veux que vous soïez le mien. Oui, mon cher Enfant*, continua-t-il, en m'obligeant de me relever, *vous serés la consolation de ma vieillesse. J'avois un Fils; il seroit de votre âge; vous lui ressemblez; je croirai le voir en vous voïant.* Vous pensez bien que je lui rendis ses caresses avec usure. Je lui jurai un éternel attachement. Je lui racontai ce que m'avoit dit mon Père, avant que de mourir; ma douleur, mes craintes, mon indifférence pour la vie. Il m'aprit que l'ainé de mes Frères étoit mort, depuis environ un mois, que le Baron de W... étoit un de ses principaux Officiers, qu'il étoit d'un esprit bien plus doux. *Il n'est point actuellement ici*, ajouta-t-il, *mais il y sera dans quelques jours. Laissez moi ménager votre première entrevüe; je veux le préparer à vous reconoitre. Tout ce que je vous recomande, c'est de garder le secret, sur tout ce qui vient de se passer entre nous.*

La première marque de bienveillance que me dona le Comte de Y... fut de me faire changer d'Habits; il m'en fit doner de très riches. Jugés quel plaisir pour un jeune Home de mon âge. Je me trouvois à ravir,

& je me figurai avec une vive émotion de vanité, la surprise de mes Camarades, & particulièrement le dépit & la confusion de mon Capitaine. Il soutint ma présence d'un air embarrassé & humilié; tous les pas que je faisois, étoient autant de triomphes. Aucuns des agrémens de ma nouvelle situation ne m'échapoient; je sentoient toute l'étendue de mon bonheur. Ingénieux à faire naître les occasions de témoigner ma reconnoissance au Comte de Y. . . je passois auprès de lui les plus gracieux momens. Chacun raisoient diversément sur mon sujet, chacun faisoit des conjectures, mais tous ceux qui me voioient, convenoient, que si je n'étois pas d'une illustre Naissance, le sort m'avoit fait une injustice. Nous étions en présence des Enemis, & toujours à la veille de combattre. Le Baron de W. . . arriva enfin; nous en fumes avertis, un moment avant qu'il parut. Il vint rendre ses Devoirs au Comte de Y... qui m'avoit fait mettre dans un endroit, d'où je pouvois tout entendre, sans être vû. Ils étoient seuls. Après qu'ils se furent entretenus quelque tems de l'état de l'Armée, & de la disposition des Enemis: *Il est arrivé ici depuis votre départ, dit le Comte de Y... une Histoire bien singulière.* Il lui fit alors, sans nommer les personnes, le récit que je viens de vous faire; continua *Tumbstreck*.

Voilà, ajouta le Comte, *les Papiers que cet infortuné jeune Home m'a présenté.* Le Baron de W.... les prit & lut ce qu'ils contenoient avec une surprise inexprimable. Le Comte de Y.... sans lui donner le tems de se remettre, lui remit la Lettre de mon Père. Elle étoit touchante; aussi ce ne fut point sans répandre des larmes, qu'il en acheva la Lecture. *Ab! c'en est trop*, dit-il, *d'une voix atendrie, après avoir fini, je chéris trop, ô mon Père, vôtre mémoire; pour ne pas aimer ce qui vous à été cher. Milord, permettez moi d'embrasser mon Frère, & de lui jurer devant vous une Amitié éternelle.* Je jugeai qu'il étoit tems de paroître. *Le voila qui s'offre à vos desirs*, lui dit le Comte de Y.... *satisfaites vôtre juste empressement.* Il me regarda un moment avec attention; je voulus embrasser ses genoux, mais il m'en empêcha, en me serrant entre les bras. Mon bonheur me sembla alors affermi d'une façon inébranlable. Hélas! Il devoit aussi peu durer qu'il étoit inopiné.

Dès le même jour il vint un bruit que les Enemis avoient le dessein de nous attaquer. Cette nouvelle causa un mouvement général dans le Camp. On se prépara pour les recevoir. Le lendemain à la pointe du jour le Combat s'engagea. Il fut meurtrier de part & d'autre. J'étois auprès du Comte,

de Y Un fatal Boulet de Canon vint à mes yeux le fraper dans la Poitrine, & le fit tomber roide mort. La chaleur où j'étois ne m'empêcha pas de sentir toute l'horreur de cette perte. Je courus vers mon Frère, mais il sembloit que le sort attendit mon arrivée, pour le fraper à la Tête d'une Bâle, qui le fit tomber de dessus son Cheval. On le tira de la foule; on l'apporta contre un Arbre. Il me reconut, me tendit la main, en me disant; *Adieu, mon cher Tumbfirk, j'aurois été votre apui, le Ciel en a disposé autrement; le Comte de Y. . . . à mon défaut. . . .* Il ne put en dire davantage: Ses yeux éteints se fermèrent pour toujours, & sa Tête, qu'il ne pouvoit plus soutenir, tomba sur sa Poitrine. Plusieurs de mes Amis, instruits de mon double malheur, m'arrachèrent d'auprès de ce lugubre spectacle. Toute mon occupation, pendant huit jours, fut de pleurer les pertes que je venois de faire, sans vouloir recevoir de consolation; mais à ce découragement succédèrent des inquiétudes sur mon sort. Je ne me voiois pas plus avancé qu'à mon arrivée dans le Camp. Encouragé par l'épreuve que j'avois faite, du bon naturel de mon Oncle & de mon Frère, je pris la résolution d'aller trouver ma Sœur. Elle demouroit à *Londres*. Je me fis conduire à son Hôtel. Elle étoit seule dans son Apart-

tement. Je lui présentai les preuves de ma Naissance, avec la Lettre de mon Père, qui lui étoit adressée. Je suis sûr qu'elle alloit me donner des marques de sa tendresse, lorsque le Duc de M.... son Epoux, entra. Elle changea de couleur en le voyant. Je le remarquai avec éfroi. Il prit les Papiers des Mains de son Epouse, & les parcourut avec une surprise, mêlée de chagrin. *Je félicite Madame*, me dit-il, en affectant un air plus doux, *d'avoir pour Frère, un aussi aimable Cavalier que vous. L'avantage n'est pas grand*, lui répondis-je, *mais, Monsieur*, ajoutai-je, en voyant qu'il serroit mes Papiers, *permettez moi de vous redemander ces pièces, elles me sont nécessaires. Soies tranquile*, me répondit-il, d'un ton railleur, *elles sont en sûreté, je vous les rendrai, mais il faut que je les examine à loisir*. Je compris alors mon imprudence. Je retournai à mon Auberge avec beaucoup d'inquiétude. J'étois fatigué, je me couchai de fort bone heure; mais je fus réveillé dans mon premier sommeil, par un bruit qui ne me parut pas éloigné. Je prêtai l'oreille avec émotion, & j'entendis qu'on vouloit forcer la Porte de ma Chambre. Dans le même instant, je vis à la lueur d'une Lumière, que j'avois laissée, trois Homes, qui se jettèrent sur moi, m'arachèrent mon Epée, me bandèrent la Bouche d'un Mou-

choir, pour m'empêcher de crier, & me conduisirent à *Douvres*, où ils me firent embarquer. Nous fomes descendus à *Calais*, & là, mes Conducteurs m'ont fait reprendre la Poste jusqu'à D... d'où nous venons de partir.

Tel fut le récit du malheureux *Tumbfirck*. *Montvilliers* trouva quelque soulagement en se représentant, qu'il n'étoit pas le seul à plaindre. Les Vents leur furent assez favorables, pendant toute la Navigation; mais come le Vaisseau qu'ils montoient étoit lourd, ils en rencontrèrent plusieurs, qui les devancèrent. *Tumbfirck* aprit des Matelots, qu'on devoit faire Eau à la petite Isle de S... Une Nuit que tout le monde dormoit, il dit à *Montvilliers*: *Vous sentez vous le courage de tout risquer pour la Liberté? Certainement;* réondit-il, sans balancer. *Eh! bien*, reprit *Tumbfirck*; *si vous voulez me séconder, j'ai formé le dessein de nous révolter quand nous serons à l'Isle de S...* Quelqu'un qui fit du bruit, les obligea de cesser cette Conversation. L'*Anglois* trouva cependant le moyen de communiquer ce dessein, à tous ses Compagnons, qui l'approuvèrent. Quelques jours après, ils aperçurent l'Isle. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils demandèrent avec empressement à descendre pour se promener quelques heures, parce qu'ils se trouvoient très mal

de l'air de la Mer. Le Capitaine, qui ne se doutoit point de leur entreprise, y consentit. On leur ôta même leurs Chaines, qui les incomodoient beaucoup, & on se contenta de leur doner quelques Matelots, pour les garder. Quand ils se virent éloignez du rivage, *Tumbfirck* donna un coup d'œil à ses Compagnons, qui l'observoient. Ils se jetèrent tous sur les Matelots, qu'ils désarmèrent, & qu'ils attachèrent à des Arbres. Ils entrèrent dans quelques Maisons, obligèrent les Insulaires, qui y demeuroient, de leur doner quelques Armes, & marchèrent en bon ordre vers le Vaisseau, dans l'espérance de s'en rendre maîtres. Mais le Capitaine, qui avoit été averti de leur révolte, les atendoit à la tête du reste de l'Equipage. Le nombre ni la contenance des Enemis ne les éfraya point. Ils se précipitèrent come des furieux, & en tuèrent quelques uns; mais il falut céder au nombre. Plusieurs d'entr'eux furent blessez: *Tumbfirck* & *Montvilliers* furent terrassez & faits prisonniers. On les sépara, & on les conduisit dans les Prisons de l'Isle. Ils crurent qu'ils n'en sortiroient que pour aller au suplice. Cette idée ne leur sembla point si afreuse. Ils trouvèrent l'un & l'autre une espee de douceur en pensant, qu'ils aloient bientôt être délivrés des maux insupportables qui les acabloient.

Montvilliers s'encourageoit par ces réflexions, lors qu'il vit ouvrir la porte du lieu où il étoit. Par une fervente prière, il recommanda son Ame à celui qui l'avoit créée. Deux Homes, assés bien mis, lui dirent de les suivre. Après avoir passé dans différentes Rues, ils le firent enfin entrer dans une fort belle Maison. Ils traversèrent plusieurs Apartemens bien meublés & parvinrent dans une Chambre, où ils trouvèrent un Home, pour qui tous les autres paroissoient avoir du respect. Il regarda *Montvilliers* avec une extrême attention, & considerant ensuite un Papier qu'il tenoit, il parla à ceux qui étoient auprès de lui, qui parurent convenir de ce qu'il disoit. *D'où êtes vous, mon Ami*, dit-il à *Montvilliers*, *Et par quelle aventure vous trouvez vous avec des Gens, où vous paroisses déplace?* *Montvilliers* raconta brièvement son Histoire. *Conoissés vous cette ecriture*, lui demanda le Gouverneur, en lui présentant une Lettre à son adresse? *O Ciel*, s'écria-t-il, *C'est M. de Madinville* Il l'ouvrit avec empressement. Son Ami lui marquoit, qu'ayant appris dès le lendemain, la triste nouvelle de son enlèvement, par un Domestique de son Père, qui en avoit été témoin & qui paroissoit outré de cette barbarie, il étoit promptement couru à D... mais que quelque diligence qu'il eût faite,

il avoit trouvé le Vaisseau parti : Qu'il s'étoit informé avec soin du Nom du Capitaine, qui le montoit ; de la forme & de la Cargaïson de son Vaisseau ; qu'étant ensuite allé en Cour, il avoit obtenu un Ordre, pour tous les Gouverneurs des Lieux où il pourroit arrêter ou aborder, de le relâcher & de retenir le Capitaine : Qu'il avoit joint à cet Ordre son signalement, avec un court récit de la façon dont il avoit été pris ; que sans perdre de tems, il étoit ensuite parti pour aller à *Brest*, où il avoit trouvé un Vaisseau Marchand, bon Voilier, qui partoît pour le *Nouveau-Mondé* ; qu'il lui avoit donné plusieurs Paquers, qui tous renfermoient le même Ordre ; qu'il lui avoit expliqué ce qu'ils contenoient, & lui avoit fait promettre de les distribuer sur la route, après s'être informé, s'il n'étoit pas passé un Vaisseau de telle & telle façon, monté par un tel Capitaine.

Je vous dois assurément beaucoup, dit *Montvilliers* au Gouverneur ; mais il manquera quelque chose à mon bonheur, si vous ne me rendés un Ami, qui m'est plus cher que je ne puis vous l'exprimer. Il lui raconta en même tems l'Histoire de *Tumbstrck* ; on le fit relâcher aussi-tôt. Le Capitaine fut conduit dans la Prison qu'ils venoient de quitter. Le Vaisseau repartit sous la condui-

te du Lieutenant. Il ne fut plus question ni de rébellion ni de punition. Les deux Amis restèrent chez le Gouverneur, en attendant l'arrivée d'un Vaisseau, qui retournoit en France. Il leur procura tous les agrémens qui pouvoient se prendre dans son Isle, pendant le court séjour qu'ils y firent. Il leur offrit genereusement de l'Argent pour faire leur Voyage, & ne les vit partir qu'à regret. Ils ont depuis ce tems, entretenu avec lui un Commerce de Lettres, autant que l'éloignement peut le permettre & ils se font une fête de le recevoir bientôt, avec tous les témoignages d'affection & de reconnoissance que mérite son Procédé.

Après une heureuse Navigation, ils débarquèrent à *Brest* & arrivèrent chez M. de *Madinville*, à l'heure qu'il s'y atendoit le moins. Il les reçut avec transport, mais la joie de Melle. d'*Arvieux* ne peut être comparée qu'à celle de *Montvilliers*. On pria Mr. & Mad. d'*Arvieux*, qui pour lors vivoient bien avec Mr. de *Madinville*, de venir la partager. La satisfaction fut générale. On soupa & les deux Voyageurs racontèrent à la fin du repas leurs Aventures.

Il est arrivé ici bien du changement depuis votre départ, dit M. de *Madinville* à *Montvilliers*. A peine fûtes vous parti, que votre Père sentit élever du Fond de son cœur

des temords, qui le poursuivoient par tout. La compassion succéda à la colère, quand celle-ci fut satisfaite. On n'est point Père impunément; le vôtre vous aimoit sans le savoir. Dès qu'il vous eût sacrifié à son ressentiment, vous cessates de lui paroître coupable: La violence de votre passion vous excusoit. Votre désespoir se présentoit à toute heure à son esprit. Il vous voioit la nuit, pâle & défiguré; vous lui reprochiés son inhumanité. D'autres fois, prosterné à ses piés, vous lui disiés, en versant un torrent de Larmes: *Mon Père, dequoi suis-je coupable? Quel crime ai-je comis, pour me livrer à un sort aussi barbare? Si je vous suis odieux, reprenés cette Vie, que vous m'avez donnée.* Votre Frère, qui cessa de se contraindre, lui fit conoitre par ses procédés, son mauvais caractère. Il jugea, qu'il avoit été capable d'inventer mille choses, qui l'avoient irrité contre vous. Je ne doute point qu'il n'eût pris des mesures pour vous retirer, mais il étoit continuellement obsédé par *Driancourt*, qu'il craignoit alors autant, qu'il l'avoit aimé. Enfin il devint farouche, mélancolique, il ne cherchoit que la solitude: La vue de ses plus intimes Amis lui étoit insupportable. Bientôt il tomba malade. Je fus instruit de la cause de sa maladie & la compassion m'engagea à le consoler. Je pris le tems que

Driancourt étoit parti pour la Chasse. Je me fis introduire auprès de lui. Il me parut extrêmement abatu & me témoigna une si vive douleur & un repentir si pressant de l'indignité avec laquelle il vous avoit traité, que je ne pus m'empêcher de lui communiquer les mesures que j'avois prises, pour vous ravoir. Ah! Monsieur, me dit il, quand cela réussiroit, mon Fils pourra-t il jamais oublier ma cruauté? N'en doutés nullement, lui répondis-je: Je conois *Montvilliers*: Il y a des ressources infinies dans un Cœur tel que le sien. J'ai bien des graces à vous rendre, reprit-il, du soin que vous avés bien voulu prendre: Cette espérance adoucira mes derniers momens, mais je n'en mourai pas moins; mon jeune Fils a creusé mon Tombeau. Il est afamé de ma Succession, il desire ma mort avec impatience; il sera satisfait. Le Ciel équitable punit toujours l'injuste préférence que les Pères ont pour l'un de leurs Enfants, au préjudice des autres, par l'indignité de leur choix. Je vous l'encourage. Vivés Monsieur, lui dis-je; vivés pour embrasser ce cher Fils, que vous n'avez jamais vû, qu'à travers le Voile de l'Imposture. Vivés pour réparer par votre tendresse, le mal que vous lui avés fait, & pour être témoin de la joie qu'il aura de vous voir rendre justice à ses senti-

mens. Quel agréable avenir vous me présentés, s'écria votre Père, en versant des Larmes! Non, Monsieur, je ne mérite pas ces plaisirs. J'ai été cruellement trompé; mais mon aveugle affection pour un Fils, qui n'en étoit pas digne, m'a empêché de faire le moindre effort pour ne l'être pas. Il ne me reste que très peu de tems à vivre, je le sens; assurés, je vous prie, *Montvilliers* de mes regrets. Grand Dieu! que j'aurois de plaisir à l'en assurer moi même, à le revoir, à l'embrasser! Mais cela est impossible. En effet, cet infortuné Vieillard, continua M. de *Madinville*, mourût le surlendemain. Votre Frère n'a pas jouï longtems du fruit de son Crime: Il est mort 15. jours après, d'une Fièvre maligne, qui courroit beaucoup alors.

Montvilliers ne put entendre ce récit, sans être touché jusqu'aux larmes. Il plaignit son Père; il se plaignit lui même. Pourquoi faut-il qu'il manque toujours quelque chose au bonheur le plus parfait, disoit-il? Nous vivrions heureux! Je lui adoucirois, par mes soins, les infirmités de la vieillesse. Quelle satisfaction pour moi, de le voir revenu de son erreur, prendre en ma faveur des Sentimens de Père, bénir le jour qui nous auroit rassemblés & détester son injustice!

La Cérémonie, qui devoit unir Melle. *d'Arvieux* & *Montvilliers*, ne fut différée,

qu'autant qu'il le faloit pour faire les préparatifs nécessaires : Enfin cet heureux jour arriva. *Tumbfirck* prit beaucoup de part à leur comun bonheur. Il aimoit sincérement *Montvilliers*, qui le paieant d'un parfait retour, avoit une extrême envie de le fixer auprès de lui.

Un jour que *Tumbfirck* se promenoit, *Montvilliers* fut le joindre. Voilà, lui dit ce premier, une Lettre d'Angleterre, qui me confirme mon malheur. Elle est d'un jeune Home de mes Amis. Il me marque, que le Ministre de la Paroisse où je suis né est mort; que le Duc de M. . . . a fait soustraire des Régistres de cette Paroisse, tout ce qui pouvoit servir de preuve à ma Naissance. Puis-je demander, lui dit *Montvilliers*, quel parti vous comptés prendre? Je n'en vois point d'autre, répondit-il, que de chercher une mort prompte, dans la profession des Armes. Vous n'avez pas de bons yeux, reprit *Montvilliers*; il vous en reste encore un autre par lequel vous mettrés le comble à la félicité d'un Home, que vous aimés & qui le mérite: C'est, mon cher *Tumbfirck*, ajouta-t-il, en l'embrassant, de vouloir bien partager avec moi les Biens que le Ciel m'a donés. Trop généreux Ami, repartit *Tumbfirck*, je n'ai garde d'accepter vôtre proposition & d'abuser de l'excès de vôtre générosité. Non,

laissés moi en proie à mon malheureux sort & ne croiés point que je puisse jamais me résoudre à vous être à charge. Songés vous, *Tumbsirck*, reprit *Montvilliers*, qu'un pareil Discours outrage ma façon de penser ? Quel étrange raisonnement ! Vous craignés, dites vous, de m'être à charge & vous ne craignés pas de me désespérer, en me ravissant un Ami, qui m'est plus cher que moi même. Vous trouvés peut être humiliant de recevoir des secours étrangers ; mais pensés vous que c'est l'Amitié qui vous les offre, & que loin d'exiger de la reconnoissance, c'est moi qui vous aurai une obligation éternelle, si vous me procurés le plaisir inexprimable de vous être utile ? Si vous m'aimés véritablement, vous partagerés ce plaisir avec moi, loin de vouloir m'en priver par une fausse délicatesse. Parlés, mon cher Ami, rendés moi le plus heureux de tous les Homes ; servés moi de Frère : Mon Epouse pense de la même façon que moi & souhaite bien sincérement, que vous acceptiés ma proposition. *Tumbsirck* ne put résister à des sollicitations si pressantes. Vous l'emportés sur l'amour propre, s'écria-t-il, en embrassant *Montvilliers* avec ardeur. Oui, mon cher *Montvilliers*, je n'ai point d'Armes pour me défendre contre les Sentimens que vous me faites paroître. Vous me faites bénir mes infortunes.

Tous les avantages que j'aurois pû trouver dans le Monde, valent-ils un Ami tel que vous ? Tous les plaisirs qui suivent la grandeur & la fortune, sont-ils comparables à ceux que je goûte dans votre comerce ?

M. de *Madinville*, qui survint, après avoir fait compliment à *Montvilliers* sur sa victoire, dit, en s'adressant à *Tumbsirck* : Il ne tiens qu'à vous de trouver le bonheur dans ce Séjour champêtre ; dumoins pouvés vous être persuadé, qu'il ne se trouve point ailleurs. Il faut d'abord vous figurer, que les Passions sont un Labyrinthe, où plus on marche & moins l'on se retrouve ; que les Grands sont livrés par état à ces cruels Tirans. Jouiets de l'Ambition, de la Vanité, des foles Espérances, des vains Desirs, de la Haine, de l'Envie, tous les agrémens de leur situation leur échappent : Ils n'ont jamais l'Esprit assés libre pour les sentir. Leur grandeur est jöuvent un poids qui les acable. Les plus raisonnables, prêts à finir une Vie agitée, sans avoir vécu un instant, cherchent dans un Séjour champêtre, le repos dont vous pouvés jouir dès aujourd'hui. Les douceurs de l'Amitié, la paix de l'Ame, l'étude de la Nature, les charmes variés de la Lecture, voilà les plaisirs que nous vous ofrons. Ils n'ont point de lendemain & peuvent se goûter à toute heure.

Tumbsirck, à qui ses Infortunes avoient donné plus de solidité d'esprit que l'on n'en a

ordinairement à son âge , & qui d'ailleurs avoit un goût décidé pour une vie sérieuse & solitaire , sentit tous les avantages de celle qu'on lui ofroit. Il s'est appliqué aux Mathématiques & a fait dans cette Science, des progrès surprénans. *Montvilliers* l'a forcé d'accepter une Terre affés considérable, pour lui doner les moiens de vivre avec aisance, mais à condition qu'il ne le quitteroit point.

La Maison de *Montvilliers* devint bientôt le Rendez-vous de tous les Gens d'esprit & de goût de R..... Il ne font pas en petit nombre. Ce concours perpétuel le fatigua ainsi que son Epouse. Ils prirent le parti de se former une Société de personnes aimables, vertueuses & sensées, qui fussent unis aux Dons brillans de l'Esprit, les Qualités solides du Cœur. L'amour de la Religion & de l'Humanité, voilà ce qui caractérise les Membres de cette Société respectable. On s'assemble deux fois la Semaine, pour s'entretenir de matières utiles & intéressantes. La Phisique, la Morale, les Belles-Lettres remplissent tour à tour la Séance. Ceux qui s'amuseut de la Poésie, s'efforcent de monter leur Lire sur ce ton philosophique, qui n'est point éne-mi des Graces. Les Amis de *Montvilliers*, qui veulent passer quelque tems à la Campagne, sont reçus chez lui fort agréablement. Sa Maison est grande, comode, & la liberté

qui y règne, la rend délicieuse. Chacun peut s'amuser suivant son goût ; l'on n'a point la simplicité de s'ennuyer l'un l'autre par politesse. Celui-ci prend un Livre & va s'égarer dans des Allées où le Soleil ne pénètre jamais. Il s'assied au bord d'un Ruiffeau, dont l'Onde errante & toujours fraîche, fait mille tours dans le Bois. Cet autre, la tête remplie d'un Ouvrage qu'il veut mettre au jour ; va se renfermer dans la Bibliothèque. Celui là, occupé de quelque Problème, court au Cabinet de Mathématique ; & l'autre, un Microscope à la main, examine toutes les parties d'un Insecte, dont il vient de faire la découverte. On se rassemble à l'heure des repas ; une gaieté douce & modérée règne à table. On converse, on badine, sans malignité. Mais nos deux Epoux ne se font pas contentés de ces plaisirs innocens ; ils en trouvent de plus vifs & de plus nobles, dans leur humeur bienfaisante. Leurs Vassaux font les objets de leur compassion & de leurs bienfaits. Toujours touchés de leur misère, ils s'occupent sans cesse à la soulager. Ils donnent à l'un de quoi réparer la perte de ses Troupeaux ; à l'autre de quoi nourrir & habiller une nombreuse Famille ; à celui-ci de quoi passer un Hiver rigoureux ; à celui là de quoi paier un Créancier inexorable. Ils acordent leurs différens, font cesser leurs inimitiés, établissent

leurs Enfans. Il ont fait venir un Maître & une Maîtresse intelligens, pour instruire la Jeunesse & lui développer les plus importans Principes de Morale & de Réligion. Ils ne dédaignent point d'aller quelquefois visiter les Ecoles & d'y faire naître l'émulation, par de petites libéralités. Ils ont fixé chez eux un Home habile, dans la profession de la Médecine, pour les secourir dans leurs maladies. Enfin, ils sont actuellement à faire bâtir un Hôpital, pour retirer les Infirmes & les Vieillards hors d'état de travailler.

La *Silphide* aiant ainsi terminé son récit se sépara d'*Oromasis*. L'heure de la Promenade étoit passée & notre Philosophe se retira dans son Cabinet, pour y réfléchir à loisir sur la félicité réelle, qu'un heureux Caractère peut nous procurer.



P A R I

Entre TRASO & CUPIDON.

C O N T E.

DANS un País où tous les Homes voient ; qu'ils connoissent tous, même dès l'Age le plus tendre, & dont ils se font une Patrie, par la douce habitude qu'ils contractent de suivre en tout leur goût &

leurs inclinations : Pais comode & charmant, où le Bonheur ne fuit pas aveuglément, ni les Biens de la Fortune, ni les Avantages d'un vain Nom de ses Ancêtres; mais où tout est réglé suivant la vivacité de ses desirs; où l'on voit le Paisan changer avec la dernière facilité, sa rustique Chaumière en un superbe Palais, sa lente Charue en un Char fougueux & ses Animaux domestiques en un Cortège de Laquais; où l'avidé Marchand démembre le Pérou, pour en grossir ses Biens; où les T* & les D* la lie des Ecrivains du Siécle, voient leurs Ouvrages admirés & transmis d'Age en Age, come des Chefs d'œuvres de l'Esprit humain: Pais enfin, où un simple Gentilhome acquiert par sa seule valeur, des Roïaumes & où un Roi peut sans difficulté étendre son Autorité & ses Loix jusqu'aux Confins de l'Univers.

Dans ces Régions, dis-je, qu'on appelle les *Régions Imaginaires*, rènoit une jeune Beauté*, Prodige de la Nature, Chef d'œuvre des Dieux** de son Pais, qui sembloient s'être dépouillés en sa faveur de toutes leurs Qualités. Les graces d'une Figure acom-

* Ce sont les Femmes qui gouvernent dans ce Pais là.

** Dans la Langue du Pais, on les appelle *Poztes*.

accomplie étoient relevées par un Esprit fin & délicat, par les Sentimens du Cœur & les Qualités du Caractère. Belle sans le savoir, aimable sans chercher à l'être, son humeur douce & égale la rendoit tranquille & heureuse, au sein même des plaisirs les plus bruians. L'Insensibilité fut son seul défaut; son Esprit s'amusoit des hommages qu'on lui rendoit, mais son Cœur n'y prenoit aucune part. Elle plaignoit les malheureux, mais en secrèt elle se félicitoit de n'être pas le jouet de l'inconstance des Hommes. Telle étoit l'aimable *Trafó*, lors que *Cupidon* passant dans ces Contrées, aperçût cette Divinité imaginaire. La vue d'un tel Objet le frappe d'étonnement: Il l'admire en silence. Déjà son petit Cœur s'enfle de vanité, en pensant qu'il pourra bientôt compter *Trafó* au nombre des Sujets de son Empire. Il ne s'imagine pas, qu'une Belle puisse résister à la Voix de l'Amour: Il n'a plus d'embaras que dans le choix de l'heureux Mortel, qui servira ses desseins. Mais il n'en aperçoit dans la foule aucun digne de cet honneur. *Damis*, la fleur des Petits-Maitres, est réputé inconstant & volage & n'est amoureux, que lors qu'il ne lui en coute rien pour les fraix de l'Intrigue. *Corilas*, il est vrai, a de l'Esprit & du Génie, mais son extrême amour propre lui fait mépriser le

Sèxe, ne se croiant propre qu'à en triompher. Pour *Léandre*, il n'a pas assés d'Esprit & *Valère* a trop de Bon-Sens. Tous enfin ont quelques défauts, qui pourroient faire échoüer l'entreprise. Après mûre délibération, le Fils de *Vénus* se croit seul capable de pouvoir réduire cette fière Mortelle. D'ailleurs il la trouve digne de ses hommages. Cette résolution prise, *Cupidon* ne cherche qu'à l'exécuter. Il en trouve bientôt l'occasion.

Un jour que *Trafo*, pour fuir les embarras de la Beauté, s'étoit retirée dans un lieu écarté, où son Esprit dégagé lui permettoit de penser, elle se livroit avec joie à un plaisir qu'elle goutoit rarement, lors qu'elle en fut détournée par l'Enfant de *Paphos*. Son air de majesté lui en imposa & pour la première fois le Dieu d'amour se servit de prélude. Ses jeux & ses tours furent l'ouvrage du premier jour : Au second, il lui conte des fleurettes ; au troisième enfin, il lui déclare sa passion, qui fut regardée come un jeu & reçû come un amusement. Le petit Dieu se désespère. Il est badiné & on lui conseille de se désister de ses prétensions. Ceci pique nôtre jeune présomptueux, qui se confiant sur un reste d'amour propre, ose proposer à *Trafo* de gager qu'il la rendroit sensible. Nôtre Belle

accepte le Pari ; l'on convient des Conditions & l'on en prescrit le tems. *Trafo* s'engage, au cas qu'elle soit vaincûe, de lui acorder ses Faveurs les plus chères. Pour moi, dit *Cupidon*, si je ne peux réussir, je veux bien me livrer tout entier à vous, & vous appartenir come Esclave ; mais je ne puis mettre en gage ni mes Ailes ni mes Traits. Mon Serment m'oblige à ne les point hazarder, depuis que je les ai retiré des mains de certaine Beauté, qui me les avoit enlevé par surprise. *Trafo* veut bien encore mettre cette chose. Ils se quitèrent ensuite, en se promettant solennellement, qu'il n'en seroit pas de leur parole, come des Sermens d'une Belle & des Promesses d'un Amant.

Cupidon vole à l'instant à *Cythère*, cette Capitale de l'Empire amoureux. Il y prend des Instructions de sa Mère, s'y munit des meilleures Armes, & retourne assiéger le Cœur de *Trafo*. Aucun de ses Traits ne fait impression ; tout est mis en usage par ce petit désespéré, mais rien ne réussit, & il voit enfin arriver l'expiration du tems, sans que le Cœur de *Trafo* ait reçu aucune atteinte. L'Amour avoue sa défaite, & tout confus, il va se rendre Prisonnier auprès de l'insensible *Trafo*. Il ne peut cependant étoufer son deuil : Il se plaint à sa Mère ; il veut s'en prendre aux Dieux ; il

jure de s'en venger sur les Homes. Mais *Traso* modère ses transports en lui parlant ainsi : *Va*, Cupidon, je romps ton Esclavage, profite du secours de tes Ailes, que tu t'es réservé : Je t'abandonne aussi tes Traits, par la même raison. Mais, jeune Etourdi, tu as oublié de mettre dans tes Conditions ton Arc, qui est ce que je retiens pour le gain de ma Gageure. *Va* maintenant jouir de ta liberté ; va, si tu le peux, te venger de ta défaite, sur des Cœurs acoutumés à craindre tes Coups ; mais ton étourderie les en détruira : Tes Dards, lancés par une Main enfantine, ne laisseront sur les Cœurs, qu'une foible marque de leur ancienne force, que l'Esprit inconstant des Homes effacera bientôt. Ton Pouvoir se réduira à les rendre heureux, en voulant faire leur malheur : Ils verront sans peine la diversité des plaisirs succéder à une ennuyeuse Chaine d'amours fidèles.

Ainsi parla *Traso* ; mais *Cupidon*, par dépit ou par amour propre, méprisant les Discours de cette Belle, part d'un Vol audacieux & va, dans des Lieux éloignés, porter la douleur de sa défaite. Il veut s'en venger, mais inutilement. Quel est l'Homme en effet qui ne s'aperçoive du peu de force des Traits de l'Amour. On aime *Iris* la première fois qu'on l'aperçoit : Nous l'admirons la seconde ; mais à la troisième, elle

n'est pas comparable à l'Objet que nous avons vu dans la journée. Plaisirs charmans, qui vous succédés continuellement, & dans le sein desquels nous trouvons la source d'une infinité d'autres, vos douceurs doivent nous faire ressouvenir à jamais de l'aimable *Trafó*, à qui nous en sommes redevables.

De * * * * *



E P I T R E

*A Melle I * *, qui avoit demandé des Vers à l'Auteur, sur la première Personne qu'on lui nommeroit à l'oreille, & qui lui fut nommée.*

Vous connoissez, CLORIS, ce penchant à médire,
 Qui m'inspira toujours le goût de la Satire,
 Et vous voulez pourtant que mon foible Pinceau,
 De THEMIRE en ces Vers vous offre le Tableau;
 C'est l'exposer aux Coups d'une Verve caustique;
 C'est demander ici, que la sombre Critique
 Aujourd'hui de *Thémire* ataquant les Atraits,
 Sur elle, par ma main, décoche tous ses traits.
 Il faut vous obeir, Mais ma Muse tremblante,
 En vain fait milleé forts pour remplir vôtre atente,
Thémire en sûreté rit de tous mes travaux;
 Elle m'insulte hélas! & cache ses défauts.
 Que faire en ce malheur? Quel heureux Stratagème
 Sauvera mon honneur de ce péril extrême?
 Quoi donc? Serà-t il dit, pour la première fois,
 Que ma mordante Plume est réduite aux abois?

Non. Sachez le, *Thémire*, on va bientôt connoître.
 Ces Taches qu'on croïoit ne voir jamais paroître.
 Tremblez en aprenant, que je tiens de l'Amour,
 L'infaillible moïen de les mettre au grand jour,
Veux-tu, m'a dit ce Dieu, que la fière *Thémire*,
Malgré sa confiance exerce ta satire?
Veux-tu voir ses attraits entièrement flétris?
Croi moi; compare les avec ceux de Cloris.
Thémire dans-Cloris, par un tel parallèle,
Auxa, pour son malheur, un Miroir trop fidèle,
Où tu verras soudain son blanc teint se noircir,
Et de ses yeux brillans tout l'éclat s'obscurcir.
 Approchez donc *Thémire*. O Ciel! Ma ruse est vaine,
 Quoi? *Thémire* rendroit la Victoire incertaine;
 Mais peut être mes yeux me font illusion?
 Serois-je dans l'erreur par quelque fiction?
 Même vivacité, même teint, même bouche
 Même grace qui plaît, même embompoint qui touche
 Le Port majestueux, les gracieux Souris
 Se trouvent dans *Thémire* ainsi que dans *Cloris*.
 Ah! je le vois, l'Amour dont je craignois l'Empire,
 Me force donc ici d'abjurer la satire;
 Il m'engage à louer la Beauté, les Apas,
 Sans savoir si je puis me tirer d'un tel pas.
 Qu'il vienne donc m'aider & je prendrai ma Lire.
 Mais d'un si grand dessein ce petit Dieu surpris,
 Refuse de chanter *Thémire*,
 Parce qu'il n'ose chanter *Cloris*.

VERS à Mademoiselle M. D.

LE DIEU qu'on adore à Cithère,
 L'Amour, pour vous M. . abandonne sa Mère,
 Il déserte sa Cour, pour habiter ces Lieux,
 Il s'atache à vos pas, il se peint dans vos yeux :
 Vénus voit sa défaite en rougit, & soupire,
 Son Fils lui doit la Vie; il vous doit son Empire;
 Elle l'appelle en vain, il rit de sa douleur,
 Et pour voler à vous, il passe dans mon Cœur.
 Vous allez le fixer. Devenant vôtre ouvrage,
 Il cessera d'être volage.

Ce n'est plus cet Enfant, ce petit Imposteur;
 Sa main vient d'arracher le Bandeau de l'Erreur.
 Je chérissais ses Fers, je deviens sa Victime;
 Je vous aimais M. . : Vous aimer est mon crime !
 Pour vos divins attraits l'on m'a vu soupirer,
 Hélas ! Et j'étois Homme, & j'osois vous aimer !
 Ma Raison condanoit ce Cœur qui vous offense;
 Mais ce Cœur à son tour la contraint au silence.

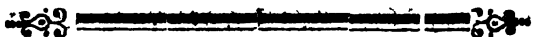
Amour ! pourquoi m'ôter ma douce illusion ?
 Ah ! reprends ton Bandeau; je veux aimer M. .

COUPLETS galans & bachiques.

AH ! que l'Amour est agréable,
 Quand Bacchus en dicte les Loix !
 Il n'est point d'Esclaves à Table,
 Tous les Bûveurs y sont des Rois.
 L'Amant, de son cruel martyre,
 Y perd le facheux souvenir ;
 Et si son Cœur encor soupire,
 C'est de tendresse & de plaisir,

Lorsque , la Coupe en main , *Faloue* .
 Porte à la ronde une santé ,
 Sur son Front , que la joie anime
 Se peint la douce Volupté ;
 Son geste est tendre & moins timide
 Son sourire est plus gracieux ,
 Et des desirs le feu rapide
 S'allume au feu de ses beaux Yeux.

Jadis , au sein de l'Onde amère ,
 Près des Bords heureux de *Paphos* ,
 L'aimable Reine de *Cithère*
 Nâquit de l'Écume des Flots ;
 Mais de cette Mousse légère ,
 Que forme un fumeux *Champenois* ,
 Nous voyons , *Iris* , dans ton Verre ,
 Naitre l'Amour lorsque tu bois.



LOGOGRIPE.

O Te moi quatre piés ; cela fait , cher Lecteur ,
 Je présente à tes yeux un très grand Empereur .
 Mes quatre piés remis , je porte une Amazone
 Non moins belle , que propre aux travaux de *Bellone* ;
 Une Ville où *César* , par sa capacité ,
 Fit voir du Capitaine un Modèle achevé ;
 Le Théâtre fameux des Exploits d' *Alexandre* ;
 Celui qui réduisit *Jérusalem* en cendre ;
 Le Poëte ou *Manlius* défendit autrefois
 Les *Romains* échappés au glaive des *Gaulois* ;
 Ce Guerrier que l'on vit , sur le point de combatre ,
 Oublier son honneur pour suivre *Cléopatre* ;
 Un cruel Enemi du parti de *Sylla* ;
 Reine , dont *Mariborough* , par plus d'une Victoité ;
 Rendit le Nom célèbre au Temple de Mémoire ;

Un Roi, dont triompha le généreux *Narsès* ;
 Belle, qu'un Orateur harangua sans succès ;
 L'Épouse d'un Héros, digne Chef de l'Empire. . . .
 Je serois infini, si je voulois tout dire.

Le Mot de l'Enigme de Décembre est
 E N I G M E même.

T A B L E.

P <i>Enfées sur le Temps.</i>	P. 3
<i>Vers d'un Home ferme, qui a une parfaite confiance en Dieu.</i>	9
<i>Discours sur la Mauvaise-Humeur.</i>	10
<i>Vers sur le même sujet.</i>	30
<i>Suite de la Réponse de l'Auteur de la Difficulté proposée aux Metaphisiciens.</i>	33
<i>Essai sur l'Apostrophe dans le Discours.</i>	53
<i>Réflexions en Vers sur la Mort & la Vie à venir.</i>	69
<i>Extrait d'une Lettre de Nanci, à l'occasion de la Statue érigée à Louis XV.</i>	73
<i>Prix proposés par l'Académie de Toulouse pour les Années 1756. 1757. & 1758.</i>	88
<i>Livres nouveaux.</i>	92
<i>Suite de la Promenade de Province & fin de l'Histoire de Montvilliers.</i>	94
<i>Pari entre Trafo & Cupidon, Conte.</i>	118
<i>Épître à Melle I.</i>	124
<i>Vers à Melle M. D.</i>	126
<i>Couplets galants & bachiques.</i>	126
<i>Logographe.</i>	127